Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/tomjonescomediel00phil

TOM JONES,

COMÉDIE LYRIQUE

EN TROIS ACTES,

Imitée du Roman Anglais de M. FIELDING,

PAR M. POINSINET.

La Muſique, par Mr. A. D. PHILIDOR.

Vingt fois ſur le métier remettez votre Ouvrage.
Boil. Art. Poet.

Repréſentée devant leurs Majeſtés à Verſailles par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 30 Mars; à Paris pour la premiere fois le 27 Février 1765, & remiſe au Théâtre le 30 Janvier 1766.

NOUVELLE EDITION.

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE FRONSAC,

Pair de France, Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, Maréchal de ſes Camps & Armées, &c.

MONSEIGNEUR,

Les Arts, dès votre Enfance, ont paré votre Berceau. Vous les careſſiez alors par amour; vous les protégez aujourd'hui

par devoir. Héritier du Rang, &, ce qui est plus cher encore, du Mérite respecté d'un Pere dont le nom seul fait l'éloge, c'est vous qui conduisez aux pieds du Trône les Muses rassurées; c'est à vos soins qu'elles doivent ces regards bienfaisants dont le Monarque les honore, & qui raniment en elles une brillante émulation, d'où résulte toujours la gloire du Maître, des Citoyens & de l'Etat. Jeune encore, vos bontés & quelques succès, sont les seuls guides de mon courage. Je ne vous présente qu'avec crainte un Ouvrage dans un genre que la Nation adopte avec transport, & qui semble avoir touché le véritable but; c'est de réunir & de faire briller les Arts les plus flateurs, en leur donnant pour guide la vérité. Certains Aristarques s'obstinent à le condamner : peut-être ont-ils raison. Je suis loin d'imaginer qu'une Comédie Lyrique soit un effort de génie; je ne crois pas non plus que ce

soit l'œuvre d'un moment : je pense seulement que le meilleur Ouvrage en ce genre deviendrait un nouveau monument de la gloire de la Nation, & qu'il établirait encore une fois notre supériorité littéraire sur les Italiens & les Anglais qui s'y exerçaient avant nous. Au reste, qu'importe le cri des Censeurs ? quel tort pourront-ils faire à mes efforts ? si Paris veut bien les applaudir, s'ils méritent un sourire de la Cour ; si le Fils du Pacificateur de Gênes & du Vainqueur de Minorque se plaît à les encourager, & me permet de lui réiterer les témoignages du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble &
très-obéissant Serviteur,
POINSINET.

ACTEURS.

TOM JONES,	M. Clerval.
Monſieur WESTERN,	M. Caillot.
Madame WESTERN,	Mlle. Deſglands.
Miſſ SOPHIE WESTERN,	Mme. La Ruette.
HONORA,	Mme. Berard.
ALWORTHY,	M. La Ruette.
BLIFIL,	M. Treillal.
DOWLING, *Quaker*,	M. De Heſſe.
UNE SERVANTE *de l'Hôtellerie d'Upton*,	Mme. Carlin.

PIQUEURS.

VALETS.

BUVEURS.

La Scene eſt, au premier & au ſecond Acte, dans le Château de M. Weſtern; & au troiſieme dans une Hôtellerie à Upton.

TOM JONES,

COMÉDIE LYRIQUE,

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Sallon de Compagnie dans le Château de M. Weſtern, où il y a des meubles. Sophie eſt du côté du Roi, près d'un Métier de Tapiſſerie où elle travaille (a); Honora, de l'autre côté, travaille à faire de la Dentelle.

SCENE PREMIERE.

HONORA, SOPHIE.

DUO.

SOPHIE, *travaillant.*

QUE les devoirs que tu m'impoſes,
Triſte Raiſon, ont de rigueur (b) !

(a) Il faut obſerver de ne point mettre de lumiere ſur le Métier, parce que la Scene ſe paſſe le matin.

[b] Elle enfile une aiguille.

Tu gémis, Sophie (*c*), & tu n'oſes
T'interroger (*d*) ſur ta douleur (*e*).
Quand ſous tes doigts naiſſent les Roſes,
Les épines ſont dans ton cœur.

HONORA, *faiſant de la Dentelle & agitant ſes fuſeaux.*

Soir & matin,
La jeune Iſette,
Triſte & ſeulette,
Céde au chagrin.
Qu'un jeune drille
Lui parle l'amoureux jargon:
Son cœur ſautille,
Elle babille;
C'eſt un démon.
Voilà ſur l'eſprit d'une fille
Le pouvoir d'un joli garçon.

SOPHIE, *s'arrêtant & la regardant.*

En vérité, ma Bonne, vous m'obligeriez de contraindre votre gaieté; elle eſt aujourd'hui bien vive.

HONORA.

Pas plus qu'à l'ordinaire; mais c'eſt vous, Mademoiſelle, qui êtes aujourd'hui bien triſte.

SOPHIE.

Tu te l'imagines, parce que je n'ai nul plaiſir à raiſonner avec ma tante des intérêts de l'Europe, ni à babiller inutilement avec toi.

(*c*) Elle pique l'aiguille en deſſus.
(*d*) Elle la pique en deſſous.
(*e*) Elle la tire en deſſus & regarde ſon ouvrage.

HONORA.

Courage, soyez plus sincere, votre mélancolie s'accroît de jour en jour; tout le monde s'en apperçoit ici, & nous en causions encore ce matin avec Monsieur Jones.

SOPHIE, *travaillant.*

Avec Monsieur Jones, & qui vous a priée de vous entretenir de moi?...

HONORA, *travaillant.*

Eh bien! n'allez-vous pas gronder? comme si j'avois commis un grand crime d'écouter votre éloge.... fait par le plus joli jeune homme, le meilleur ami de votre pere, que le sage Alworthy éleve & chérit comme un fils.

SOPHIE.

Je vois que le plus court est de te laisser dire.

HONORA *se leve.*

Mais convenez-en vous-même; vive ce Cavalier pour les attentions, les soins, la générosité, le courage: auriez-vous l'ingratitude d'oublier qu'il n'a pas craint de se casser le bras pour vous préserver d'une chûte légere. Ah! lorsqu'il s'agit de rendre service, rien ne l'arrête, & voilà comme j'aime les hommes.

SOPHIE.

Il me paraît que tu ne hais pas trop celui-là.

HONORA.

De bonne-foi peut-on le hair? il est si poli, si bien fait!

SOPHIE, *en fouriant.*

Sçais-tu bien, ma Bonne, que je finirai par t'en croire amoureuſe ?

HONORA.

Ah ! vous voulez vous amuſer à mes dépens : croyez, ma chere Maîtreſſe, que je me rends juſtice. Je ſçais que le pauvre M. Jones ne connaît ni ſes parens, ni ſa famille, mais je ſçais auſſi que l'incertitude de ſon ſort vaut mieux que la réalité du mien ; chéri de votre pere, élevé par Alworthy, tout cela ſuppoſe quelque ſecret motif, & j'en ſuis ſi perſuadée, qu'on me voit toujours la premiere à prendre ſon parti contre tous ceux qui en babillent.

SOPHIE.

Cela eſt très-bien de ta part, je t'en loue.

HONORA.

J'ai déja fait une remarque.

SOPHIE.

Quelle eſt-elle ?

HONORA.

Ce grave Dowling, ce Quaker qui eſt comme l'Intendant de M. Alworthy ; lui qui tutoie tout le monde, ne ſalue perſonne, dont l'abord eſt ſi bruſque, le ton ſi dur, l'eſprit ſi fier, voyez quand il parle de Monſieur Jones, il y met des égards, du reſpect.

SOPHIE.

Mais... Je m'en ſuis apperçue.

HONORA.

Allez, Mademoiſelle, le Ciel eſt juſte ; il permettra que tout ſe découvre, & en attendant ſi quelqu'un doit ici le protéger, c'eſt plutôt vous qu'une autre.

SOPHIE.

Pourquoi ?

HONORA.

Je crains.

SOPHIE *ſe leve.*

Acheve. Tu dois ſçavoir que je ne veux pas que l'on me cache rien.

HONORA.

Eh bien ! écoutez-moi. C'était hier après le dîner, il ſe promenait dans le Boſquet ; c'eſt aſſez ſon uſage. Je m'étais cachée, & je l'entendais qui diſait, mais mille fois plus tendrement que je ne puis le répéter :

ARIETTE.

Oui, toute la vie,
La belle Sophie
Charmera mon cœur ;
De toute ma vie
La ſeule Sophie
Ferait le bonheur.

Cœur ſenſible & tendre
Qui peut chaque jour
L'avoir & l'entendre,
Sçait-il ſe défendre
Du pouvoir d'Amour.

Non, toute la vie. &c.

Mais dans le silence,
Loin de ses appas,
Cachons mon offense ;
Et sans esperance
Répétons tout bas :
Oui, toute la vie. &c.

SOPHIE, *troublée.*

Honora... finissez... si vous me promettiez de ne plus parler de ceci... je vous pardonnerais. Mais prenez garde... Vous êtes indiscrette, ma Bonne... Vous l'êtes trop... Mon pere... Moi-même.

HONORA.

Soyez tranquille... Chut, j'entends quelqu'un : c'est Madame votre Tante ; la Gazette l'occupe si fortement qu'elle ne nous apperçoit pas.

Sophie & Honora se remettent à leur ouvrage.

SCENE II.

HONORA, Madame WESTERN, SOPHIE.

Madame WESTERN, *tenant la Gazette qu'elle lit.*

AH ! je suis bien-aise de vous trouver ici : vous travaillez ? Tant mieux. J'aime qu'on s'occupe. Honora, sortez.

Elle met la Gazette dans un porte-feuille qu'elle tire de sa poche.

HONORA, *en ſerrant les deux ouvrages.*

Pourquoi donc ce myſtere ?

(*Elle ſort.*)

Madame WESTERN.

Vous me voyez, ma Niece, fort inquiette : nos affaires dans les couronnes du Nord prennent une tournure ſi contraire à mes idées !...

SOPHIE.

Il faut eſperer.

Madame WESTERN.

Non, contre toute raiſon le Dannemarck prend les armes. On ſe fiait ſur une confédération. On avait projetté des articles, & point du tout : en vérité, il eſt bien difficile d'arranger des gens qui ne veulent pas s'entendre.

SOPHIE.

Mais ma Tante, ne ſerait-il pas plus ſimple de les laiſſer s'arranger eux-mêmes ?

Madame WESTERN.

Cela vous eſt bien facile à dire : mais ces contradictions perpétuelles m'occupent, me chagrinent, m'empêchent de ſonger comme je le voudrais aux intérêts de cette maiſon, dont votre pere, qui n'a pas le ſens commun, me laiſſe tout le tracas.

SOPHIE.

Ma Tante... Il eſt mon pere.

Madame WESTERN.

Oui, & c'eſt-là tout ſon mérite ; car dans ſa

conduite, c'eſt bien le gentilhomme le plus extraordinaire... Tous les jours courant les bois, ne vous entretenant, les ſoirs, que de ſes chevaux, de ſes valets... Ah! qu'il ferait bien mieux de ſuivre ſes affaires, de veiller... ſur vous... oui, ſur vous-même, Miſſ Weſtern, dont je ſuis fort mécontente!

SOPHIE.

Que me reprochez-vous?

Madame WESTERN.

Ah! çà... nous ſommes ſeules. Je vous ai élevée. Je vous aime. Depuis deux mois que Monſieur Alworthy, ſon protégé Jones, & Blifil ſon neveu, logent dans ce château, vous êtes triſte, rêveuſe, vous fuyez la compagnie.

SOPHIE.

Je vous jure...

Madame WESTERN.

Vous êtes amoureuſe, Sophie.

SOPHIE *vivement.*

Ne le croyez pas.

ARIETTE.

Ah! J'aime aſſez cette fineſſe:
Vous prétendez m'impoſer,
A moi, ma niece!
En verité, c'eſt par trop s'abuſer.

Du miniſtre le plus ſévere,
Du plus habile ſecrétaire

Dès que je veux ſonder les ſentiments,
L'eſpoir couronne mon attente.
Jugez ſi je ſuis clairvoiante.
Sur les intrigues des amants

Ah ! Jaime aſſez, &c.

SOPHIE.

Je ne ſçais que penſer.

Madame WESTERN.

Vous rêvez, vous craignez de me répondre, vous avez tort. Votre choix me plaît, il eſt convenable. Si j'attendais que mon frere s'avisât le premier de ſonger à votre établiſſement, ce ſerait à ne pas finir ; il ne peut tarder, & j'en vais conférer avec lui tout à l'heure.

SOPHIE.

De grace, répondez-moi ; ſe pourrait-il que vous fuſſiez aſſez bonne ?

Madame WESTERN.

Eh ! voilà comme l'on parle... comptez ſur moi. *(On entend un bruit de fanfares.)* J'entends du bruit ; c'eſt votre pere ; on ne peut le méconnaître au tapage qui l'environne.

SCENE III.

Quatre Piqueurs en bottes & en habits trouſſés, tenant en main leurs trompes & donnant des fanfares. JONES, Monſieur WESTERN, *en habit de chaſſe la trompe au col*, SOPHIE, Madame WESTERN, HONORA.

Mr. WESTERN *après les fanfares.*

COURAGE, enfants de la joye; de la gaieté: Ah! le beau temps, la belle chaſſe!

JONES.

Elle a été des plus heureuſes.

Mr. WESTERN.

Oui, mon ami, c'eſt graces à ton intelligence. Bon jour Sophie: comment te portes-tu, ma fille? fais ton compliment à mon camarade, il vient, ma foi, de s'acquerir la gloire du plus determiné Chaſſeur de notre Comté de Sommerſet.

JONES.

C'eſt à vous qu'appartient cet avantage,

Mr. WESTERN.

Nenni, vraiment, je ſuis ſincere. C'eſt à toi que je dois aujourd'hui tout le plaiſir de ma Chaſſe. Si

tu

tu l'avais vu, Sophie, quelle vivacité! quelle ardeur! mais vous autres femmes vous vous levez si tard!

Madame WESTERN.

Ne faut-il pas, comme vous, courir les bois avant qu'il soit jour?

SOPHIE.

J'en ai bien du regret.

JONES.

Le plaisir que nous vous aurions vu prendre eût encore augmenté le nôtre.

Madame WESTERN.

Oh! sans doute, il est bien flatteur pour des femmes d'une certaine façon de s'exposer tous les jours à quelque nouvel accident de braver les vents, la pluie!

M. WESTERN.

Eh! ma chere sœur, mêlez-vous de politiquer sans nous contrarier sur nos plaisirs. Ah! que n'avez-vous vu la chasse de ce matin? peut-être de six mois n'aurons-nous pareille rencontre; un Cerf dix-cors, un temps! un frais! tayaut, tayaut; il semble que j'y sois: tenez, le recit seul de ma chasse vous fera regretter de ne nous avoir pas suivis. Ecoutez.

ARIETTE.

D'un Cerf dix-Corts, j'ai connaissance;
On l'attaque au fort, on le lance;
Tous sont prêts:

Piqueurs & Valets
Suivent les pas de l'ami Jone.
J'entends crier : Volcelets, Volcelets.
Auſſi-tôt j'ordonne
Que la Meute donne.
Tayaut, Tayaut, Tayaut.
Mes chiens découplés l'environnent ;
Les trompes ſonnent :
» Courage, Amis : Tayaut, Tayaut «.
Quelques chiens, que l'ardeur dérange,
Quittent la voie & prennent le change.
Jones les raſſure d'un cri :
Ourvari, ourvari.
Accoute, accoute, accoute.
Au retour nous en revoyons.
Accoute, à Mirmiraut, courons ;
Tout à Griffaut ;
Y après : Tayaut, Tayaut.
On reprend route :
Voilà le le Cerf à l'eau.
La trompe ſonne,
La Meute donne,
L'écho réſonne,
Nous preſſons les nouveaux relais :
Volcelets, Volcelets.
L'animal forcé ſuccombe,
Fait un effort, ſe releve, enfin tombe :
Et nos chaſſeurs chantent tous à l'envi :
» Amis, goûtons les fruits de la victoire ;
» Amis, Amis, célébrons notre gloire.
» Halali, Fanfare, Halali,
» Halali.

Madame WESTERN.

Quand vous aurez tout dit, mon frere, pourra-t-on

vous parler un moment de vos affaires ?

M. WESTERN.

Oh ! de tout mon cœur, & tant que vous voudrez : mais, dites-moi d'abord, le dîner tardera-t-il beaucoup ? nous n'avons eu que le tems de faire une petite halte, & grace à vos soins la cantine étoit mal fournie.

Madame WESTERN.

Il n'est pas encore midi.

M. WESTERN.

Que m'importe ? Ordonnez qu'on se dépêche. (*Aux Piqueurs.*) Et vous, enfans, point de relâche. Le franc Chasseur doit être plus alerte encore que la bête qu'il poursuit. Demain, dès le point du jour. . . .

Madame WESTERN, *à part.*

Oh ! demain : vous aurez, après le dîner, tout le tems de donner vos ordres. (*Haut.*) Honora, suivez ma niece dans son appartement. Je me flatte que Monsieur Jones me voudra bien permettre d'être un moment seule avec mon frere.

JONES.

Madame.

(*Honora sort avec Sophie.*)

M. WESTERN.

C'est une tyrannie ; je ne sçais ce qu'elle me veut : il faut contenter les femmes. (*A Jones.*) Va-t-en donner un peu le coup d'œil du Maître ; vois si no-

tre jeune Meute eſt rentrée en bon état : va, mon camarade ; je ne tarderai pas à t'aller joindre.

(*Jones ſort avec les Piqueurs.*)

SCENE IV.

Mr. WESTERN, Madame WESTERN.

M. WESTERN.

A PRÉSENT, que me voulez-vous dire ? j'aurais plus beſoin de repos que de raiſon ; ne marchons pas par les boulées, dépêchons.

Madame WESTERN.

Je veux vous dire, mon frere, que vous ne prévoyez rien, que vous ne ſçavez rien.

M. WESTERN.

Oh ! parbleu, ſi fait. Je prévois que les vins de France ſeront fort chers l'année prochaine ; je ſçais que la race de mes baſſets s'abbatardit.

Madame WESTERN.

Et ce ſont-là vos plus grandes affaires ?

M. WESTERN.

Et je n'en veux point avoir d'autres, moi. Je paye mes ouvriers tous les mois ; je compte avec mes Fermiers tous les ans ; je bois avec mes amis tous les

jours ; & quoi que vous en diſiez, j'appelle cela faire très-bien ſes affaires.

Madame WESTERN.

Mais votre fille a bien-tôt dix-huit ans.

M. WESTERN.

C'eſt vrai, & cela me prouve ſouvent qu'il ne faut pas avoir votre âge pour raiſonner mieux que vous.

Madame WESTERN.

Mon frere !

M. WESTERN.

Allons, point d'humeur, finiſſons : que veut, que deſire ma chere Sophie ?

Madame WESTERN.

Ce que vous n'avez peut-être pas envie de lui accorder ſi-tôt, ce que l'on deſire à ſon âge.... un mari.

M. WESTERN.

Eh ! c'eſt mon unique envie. Combien de fois m'avez-vous entendu dire vous-même que ma ſeule ambition était de la voir heureuſe, en la mariant au plus riche Gentilhomme de la Province.

Madame WESTERN.

Hâtez-vous donc de faire un choix ; ſon cœur pourrait vous prévenir, & j'ai remarqué que, depuis le départ du neveu de M. Alworthy pour ſon château. . . .

M. WESTERN.

De Blifil ?

Madame WESTERN.

Oui, de Blifil.

M. WESTERN.

Quoi ! ſérieuſement.... Vous imaginez que ma Sophie ...

Madame. WESTERN.

Comptez ſur mon diſcernement.

M. WESTERN.

Oh ! votre diſcernement... Au reſte écoutez donc. Ma foi, j'en ſuis enchanté : je l'ai toujours aimé ; il eſt pourtant mauvais Chaſſeur, mais d'ailleurs honnête homme, neveu de mon ami, ſon unique héritier. Ce garçon-là ſera riche. Ma fille lui veut du bien.... Allons, voilà qui eſt fini. Holà, quelqu'un. (*Richard entre.*) Richard, qu'on voye un peu ſi l'ami Alworthy eſt dans le château ; qu'il vienne me parler, qu'il vienne tout à l'heure : c'eſt pour affaire preſſée, entendez-vous ? S'il ne peut quitter j'irai moi-même.

(*Richard ſort.*)

Madame WESTERN.

Il ſerait plus convenable d'attendre.

M. WESTERN.

Oh ! trève à vos avis, ne troublez point ma joie : je ferai mon bonheur, celui de ma fille, celui de mon ami, celui de ſon neveu : nous ſerons tous contens, tous heureux. Alworthy va venir, je veux lui parler ſeul.

Madame WESTERN.

Il faut considérer....

M. WESTERN.

C'est assez, c'est assez ma sœur. (*Madame Western sort.*) Oui, c'est au mieux, ce mariage-là fait justement mon affaire : la terre de mon ami touche à la mienne ; je puis marier Sophie, sans me séparer d'elle ; si je chasse de leur côté, je descends chez mon gendre, & j'embrasse ma fille.

ARIETTE.

Ah! quel plaisir je me promets!
Je lui veux annoncer moi-même
Qu'en ce jour, à celui qu'elle aime,
Je la veux unir pour jamais.
Je ne vois, plus je m'étudie,
Aucun obstacle à ce lien.
Tu feras heureuse, Sophie;
Et ton bonheur fera le mien.

SCENE V.

Mr. WESTERN, ALVORTHY.

ALWORTHY.

RICHARD m'a dit...

M. WESTERN.

Approche, approche, mon cher voiſin; tu ſçais depuis combien de temps nous ſommes amis.

ALWORTHY.

Oui, & je m'en reſſouviens toujours avec le plus grand plaiſir.

M. WESTERN.

Tu n'as pourtant jamais eu la complaiſance de courre un cerf avec moi.

ALWORTHY.

Chacun a ſes goûts.

M. WESTERN.

De bonne-foi, je ne ſçais pas trop ce que tu aimes.

ALWORTHY.

La tranquillité. Je n'en jouis jamais; aujourd'hui même, vous me voyez triſte. J'entends murmurer de tous côtés contre Jones, Blifil même a lieu de s'en plaindre.; j'en ſuis fâché : ce garçon ne m'eſt

rien ; mais je l'ai élevé, je l'aime.

M. WESTERN.

Et vous avez raiſon. C'eſt un excellent Sujet, un brave Chaſſeur. Allez, mon vieil ami, c'eſt un jeune homme dont vous n'aurez jamais que de la ſatisfaction.

ALWORTHY.

Je le ſouhaite.

M. WESTERN.

Laiſſons cela. Apprends les nouvelles les plus heureuſes : tu ſçais combien j'aime ma fille, je la marie à moins que tu ne t'y oppoſes.

ALWORTHY.

Moi ! & pourquoi voulez-vous que je m'oppoſe au bonheur de votre fille ?

M. WESTERN.

En ce cas, touche-là. Notre affaire eſt conclue ; c'eſt à ton Neveu que je la donne. Ils s'aiment ; ſa Tante me l'a dit, & je te dis, moi, qu'il faut écrire à ton château, faire revenir Blifil & les marier dès demain.

ALWORTHY.

Cela eſt bien-tôt dit : mais une affaire de cette nature.....

M. WESTERN.

Doit ſe terminer en deux jours. Je donne à ma fille la moitié de mon bien en la mariant, & le reſte après ma mort ; traite de même ton neveu, & finiſſons.

ALWORTHY.

Etes-vous bien assuré de trouver dans leurs caracteres cette convenance mutuelle d'où résulte le bonheur du mariage ? Sans parler de Blifil, votre Sophie mérite...

M. WESTERN.

Ils s'aiment, je te l'ai déja dit : je sçais mieux que toi ce qu'elle mérite. Veux-tu m'apprendre à aimer ma fille ?

ALWORTHY.

Comment Madame Western a-t-elle pu sçavoir ?...

M. WESTERN.

Je te réponds de tout ; ma Sophie est ma fille, elle m'aime, elle le doit. Ce mariage la rend heureuse, il fait tout mon desir, & je n'aurai pas besoin d'ordonner pour qu'elle m'obéisse. Quant à ton neveu, s'il lui plaît de refuser quinze mille livres sterlings & ma Sophie, je vous baise à tous les deux les mains ; n'en parlons plus.

ALWORTHY.

Moderez-vous.

M. WESTERN.

Eh ! non, tout est dit. Voilà comme je suis.

ALVORTHY.

Je vais travailler à vous contenter.

M. WESTERN.

Eh ! j'apperçois l'ami Dowling : tu fais bien de conserver ce Quaker à ton service ; j'aime ces gens-là, ils sont vrais.

SCENE VI.

Mr. WESTERN, ALWORTHY, DOWLING *toujours le chapeau sur la tête.*

DOWLING, *à Alworthy.*

ALWORTHY, j'avais pour toi des lettres, même fort importantes; ton neveu Blifil s'en eſt emparé; l'approuves-tu ?

ALWORTHY.

Il me les remettra; tu ſçais qu'il a toute ma confiance.

DOWLING.

Soit.

ALWORTHY.

Ecris-lui de ſe rendre ici le plutôt poſſible.

M. WESTERN.

Comment ! le plutôt ! quand il s'agit du bonheur de ma fille ! Que l'on faſſe monter un de mes gens à cheval : qu'il coure, qu'il l'amene..... qu'il arrive....

ALWORTHY.

Vous ſerez ſatisfait, Dowling ira lui-même; je

lui vais écrire. Suis-moi, j'ai d'autres affaires à te communiquer : ſerviteur ; mon ami, refléchiſſez encore, je vous en prie. (*A Dowling.*) Suis-moi.

(*Ils ſortent.*)

M. WESTERN.

Tout eſt réfléchi. Quelle lenteur ! Ah ! que je te plains, Sophie, s'il faut que ſon neveu lui reſſemble !

SCENE VII.

Mr. WESTERN, Madame WESTERN.

M. WESTERN.

VOus voilà, ma ſœur ? Eh ! bien, notre affaire eſt arrangée, tout eſt fini, Alworthy m'a donné ſa parole. Avez-vous prévenu Sophie ?

Madame WESTERN.

Pas encore, je lui ai fait dire de ſe rendre ici.

M. WESTERN.

Tant mieux ; vous m'avez réſervé le plaiſir de lui annoncer moi-même.

Madame WESTERN.

Doucement : Sophie eſt mon éleve ; j'ai pris ſoin

d'entamer cette affaire, il eſt décent qu'elle ne ſe faſſe que par moi.

M. WESTERN.

Ma ſœur, je vous en prie.

Madame WESTERN.

De grace, mon frere, ne me refuſez pas cette ſatisfaction.

M. WESTERN.

Il faut toujours vous céder. Je vais rejoindre Alworthy : mais j'apperçois Sophie. (*Sophie entre.*) Approche, approche, ſois contente, écoute ma ſœur, elle a de bonnes nouvelles à t'apprendre. (*Il la careſſe.*) Sois bonne fille. (*D'un ton très-gai.*) Aime bien ton pere, & tout ira comme il faut. (*D'un ton très-froid.*) Adieu, ma ſœur.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

Madame WESTERN, SOPHIE.

SOPHIE, *d'un air étonné.*

MON pere nous quitte ! il paraît bien ſatisfait !

Madame WESTERN.

Il doit l'être ; & vous ne ſerez pas fâchée, à vo-

tre tour, d'apprendre combien j'ai réuſſi. Monſieur Alworthy conſent à tout ; votre pere en eſt ravi, & dès ce ſoir, mes enfans, nous vous unirons enſemble.

SOPHIE.

Enſemble!.. avec?..

Madame WESTERN.

Avec celui que vous aimez ; cela me paraît clair. Pourquoi donc cette inquiétude ? Nous vous jugeons tous deux très-dignes l'un de l'autre. Oh ! ne diſſimulons plus, ou je me fâcherai.

SOPHIE.

Je crains de me trop flatter... Eh ! bien, Madame, il eſt vrai que mon cœur....

Madame WESTERN.

Acheve.

SOPHIE.

Je ne le puis.

ARIETTE.

Ah ! ma Tante, je vous prie,
Couronnez tant de bienfaits :
En votre ſein je confie,
Et mon trouble & mes ſecrets.
Raſſurez votre Sophie ;
Et dans ſon ame attendrie
Portez le calme & la paix.
Oui, j'aime, j'aime, il eſt vrai : mais je tremble ;
Je crains d'écouter mes ſoupirs.
L'Amour peut-il unir enſemble
Tant de chagrins & de plaiſirs ?

Ah ! ma Tante, &c.

Madame WESTERN, *en l'embraſſant.*

Tu me charmes, tu me rappelles des momens !.. Mais ce tems-là n'eſt plus. Je te l'ai déja dit, ma chere : ton choix eſt ſenſé ; ce jeune homme eſt bien, très-bien.

SOPHIE.

Il faut convenir qu'il eſt aimable.

Madame WESTERN.

Sage... poſé.

SOPHIE.

Courageux, humain, poli.

Madame WESTERN.

Diſcret, ſçavant.

SOPHIE.

Plein d'eſprit, de ſoins, de prévenances.

TOUTES DEUX.

En un mot, fait pour plaire.

SOPHIE

Oui, ſans doute ; & tant de qualités réunies peuvent bien faire oublier le défaut que la naiſſance...

Madame WESTERN.

Comment ! que dites-vous ? Où prenez-vous, s'il vous plaît, de pareilles impertinences ?

SOPHIE.

Puis-je ignorer un fait public, & ne pas ſçavoir combien un malheur, dont il n'eſt pas coupable,

fait souffrir l'infortuné Tom Jones ?

Madame WESTERN.

Jones ! Qu'entends-je ? Juste Ciel ! Mais je n'en reviens pas. C'est Jones que vous aimez ! c'est à moi que vous l'osez dire ! Ce n'est pas de Blifil ?...

SOPHIE.

Blifil ! (*A part.*) Je suis perdue.

Madame WESTERN.

Comment ! un homme sans état, sans parens !

SOPHIE.

De grace....

Madame WESTERN.

Déshonorer votre nom, votre famille ! me faire passer pour une femme sans discernement !

SOPHIE.

Ecoutez-moi.

Madame WESTERN.

Voilà donc le fruit de l'éducation que je vous ai donnée ! Vous aimez Jones ! je vais en avertir votre pere. Je veux qu'il soit chassé du château, qu'il le soit de chez Monsieur Alworthy, de tout le Comté de Sommerset.

SOPHIE.

Pourquoi le perdre ?

DUO

DUO.

Madame WESTERN.

Non, rien ne peut me retenir :
Rien ne peut calmer ma colere.

SOPHIE.

Soyez ſenſible à ma priere ;
Ce n'eſt pas lui qu'il faut punir.

Madame WESTERN.

Je veux qu'Alworthi, que mon frere
M'aident tous deux à le punir.

SOPHIE.

Ce n'eſt pas lui qu'il faut punir.
Pour appaiſer votre colere,
Ordonnez-moi ; que faut-il faire ?
Je ſuis prête à vous obéir.

Madame WESTERN.

Fuir pour jamais ce téméraire,
Le mépriſer, le haïr.

SOPHIE.

Eh bien ! eh bien ! j'y ferai mon poſſible.

Madame WESTERN.

Recevoir
Blifil dès ce ſoir ;
Lui montrer une ame ſenſible.

SOPHIE.

Eh bien ! eh bien ! j'y ferai mon poſſible.

Madame WESTERN.

Songez à remplir ce devoir ;
A ce prix ſeul je puis me taire.

SOPHIE.

Je ſuis prête à vous ſatisfaire :
Daignez calmer votre colere.
Allons cacher mon déſeſpoir.

Madame WESTERN.

Je veux bien calmer ma colere:
Mais ſongez à votre devoir.

(*Elles ſortent chacune d'un côté oppoſé.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre change & repréſente un endroit agréable du Jardin de M. Weſtern ; on découvre une allée très-courte qui conduit à ſon château que l'on voit dans le fond. Sur la gauche ſe trouve un ſiége de gazon : dans le fond, une ou deux allées d'arbres, & çà & là ſur la Sçene quelques-uns de ces ſiéges peints en verd qui ſont à Londres, comme à Paris, la parure des Jardins.

SCENE PREMIERE

BLIFIL, DOWLING.

DOWLING.

BLIFIL, Blifil, arrêtons ici un moment.

BLIFIL.

Je le veux bien. Je veux même, avant d'aller trouver mon oncle, te rappeller ta promeſſe.

DOWLING.

Je m'en ſouviens. Je m'en repens. Ta conduite me déplaît.

BLIFIL.

Tu vois qu'elle eſt néceſſaire.

DOWLING.

Néceſſaire... d'être faux !

BLIFIL.

Mais ce n'eſt point fauſſeté. Je ne te demande que du ſilence ; enfin ſi ce ſecret, ignoré depuis tant d'années, ſe découvrait un jour plutôt, un jour plus tard, quel avantage de plus ſerait-ce pour Tom Jones ?

DOWLING.

Il jouirait à l'inſtant de ſon état.

BLIFIL.

Attends que mon mariage ſoit conclu avec Miſſ Sophie.

DOWLING.

Tu l'épouſes !

BLIFIL.

Je t'ai montré la lettre de mon oncle.

DOWLING.

Ton aîné la mérite mieux que toi.

BLIFIL.

Mais, ſi elle m'aime ?

DOWLING.

En ce cas, tu la mérites mieux que lui.

BLIFIL.

Ce mariage nous rend heureux l'un & l'autre : ſi j'écoutais tes deſirs, ſi j'oſais parler, je paraîtrais moins riche aux yeux de Weſtern ; il voudrait rompre, & je perdrais ma fortune.

DOWLING.

Il ſuffit, je t'entends ; ton cœur eſt faux. Je t'ai donné ma parole ; je m'en ſouviens. A ton tour, ſouviens-toi de ce que je te vais dire. J'étais porteur des lettres de feu ta mere. Je te les ai remiſes. Je vais à Londres où ton oncle Alworthi m'envoie : mais prends-y garde ; s'il faut qu'à mon retour la vérité ne ſoit pas ſortie de ta bouche, ſi tu n'as pas déclaré que Jones eſt ton frere, ton aîné, je le ferai moi-même.

BLIFIL.

Ecoute.

DOWLING.

Point de réponſe. Adieu.

SCENE II.

BLIFIL, *ſeul.*

PARS, je ne te crains pas. Ces lettres... je les tiens. Je ſçaurai t'arrêter à Londres plus longtems que tu ne le penſes... Je puis d'un ſeul mot...

Non, je ne te crains pas; & ton protégé, cet homme si parfait... Ah! le voici.

SCENE III.

JONES, BLIFIL.

JONES.

QUoi! vous ici, Monsieur?

BLIFIL.

Oui.

JONES.

Et votre voyage?

BLIFIL.

Bien.

(*Il sort.*)

JONES, *seul.*

Heureux mortel! De la naissance & de la fortune. Pour quelle raison Sophie a-t-elle disparu avant le dessert? Je ne sçais; mais tout m'inquiette. Jamais je n'eus l'ame si triste.

ARIETTE.

Amour, quelle est donc ta puissance!
Me dois-je aveugler sur mon sort?

Aux doux attraits de l'eſpérance
Mon cœur peut-il s'ouvrir encor ?
J'ôſe aimer la belle Sophie,
Le plus rare bienfait des Cieux,
Et qu'ils ſemblent avoir choiſie
Pour charmer le cœur & les yeux.

(Il jette les yeux ſur ce qui l'environne.)

La jeune fleur
Ecloſe à peine,
De ſon teint n'a pas la fraicheur :
Naiſſante roſe, ton odeur
Eſt moins douce que ſon haleine ;
Et le jour moins pur que ſon cœur.

Amour, quelle eſt donc ta puiſſance ?
Me dois-je aveugler ſur mon ſort ?
Aux doux attraits de l'eſpérance
Mon cœur peut-il s'ouvrir encor ?

SCENE IV.

JONES, HONORA.

HONORA.

VOILA notre homme livré à ſes belles rêveries.

JONES.

Ah ! c'eſt vous, Honora ?

HONORA.

Oui, moi qui vous trouble peut-être ; les amoureux aiment la ſolitude.

JONES.

Vous me connaiſſez mal : me ſoupçonner d'être amoureux !

HONORA.

Oh ! ce n'eſt plus un ſoupçon ; il y a long-temps que j'en ſuis certaine.

JONES.

Et de qui croyez-vous que j'oſe ici l'être ?

HONORA.

Voyez qu'il eſt malin ! Venez ici. Ah ! vous êtes ſi honnête, qu'il n'y a pas de plaiſir à vous chagriner. Vous faites le diſcret, parce que vous tremblez que Sophie ne daigne pas vous payer du moindre retour ;

mais si vous sçaviez, comme moi, ce qui en est; allez.

ARIETTE.

La pauvre fillette a beau faire,
Le trait vainqueur
Est dans son cœur:
Elle veut jouer la sévere,
Se mettre en colere,
Montrer du mépris, de l'humeur.

JONES.

Du mépris!

HONORA.

Ne craignez rien, vous dis-je.

La pauvre fillette a beau faire,
Le trait vainqueur
Est dans son cœur.
Nul plaisir ne la peut distraire;
Rien ne peut guérir sa langueur.
Le trait vainqueur, &c.

JONES.

Que me dis-tu? si j'osais t'en croire... quoi! le cœur de Sophie?...

La pauvre fillette a beau faire,
Le trait vainqueur
Est dans son cœur!

HONORA.

Doucement. Je ne vous dis point que ma maitreſſe ait de l'amour. J'ai trop de reſpect pour elle... Mais c'eſt bien l'amitié la plus vive.... la plus franche.... la plus....

JONES, *toujours vivement & gaiement.*

Et c'en eſt aſſez, ma chere Honora; quel excès de joie! que je t'aime! que je t'embraſſe.

HONORA.

Finiſſez.

(*Il l'embraſſe.*)

SCENE V.

JONES, Mr. WESTERN *en deshabillé à l'Anglaiſe*, HONORA.

M. WESTERN, *les ſurprenant.*

AH! je vous y prends. Courage, l'ami Jones; à elle; en bon Chaſſeur.

HONORA.

Monſieur!

M. WESTERN.

Eh! non, ne vous gênez pas; je ſuis de vos amis.

HONORA.

C'eſt malgré moi.

M. WESTERN.

Oui-dà ! quelque ſot qui te croirait !

JONES.

Je vous promets....

M WESTERN.

Taiſez-vous, fripons. Allons; ma ſœur te demande : va vîte, que je n'entende pas quereller. Ah ! ah ! notre ami, ce n'eſt donc pas à tort que l'on te donne la réputation d'un égrillard ?

JONES.

Je vous prie de croire....

M. WESTERN.

Tu fais l'innocent, tu cherches à t'excuſer : parbleu, à ton âge, il faut bien s'amuſer à quelque choſe; & tel que tu me vois, mon cher Tom...

ARIETTE.

Plus d'une fois, tandis qu'à la maiſon
Chacun me croit endormi ſous l'ombrage,
Dans un boſquet, près d'un jeune tendron,
En tapinois je prends courage;
Je le cajole; & les jeux du bel âge
Peuvent encore amuſer le barbon.
Oui, le barbon,
Près d'un jeune tendron,
Sçait encor du bel âge,

Peut encor donner la leçon.

Quel plaiſir d'être ſous la treille,
D'y repoſer pendant l'éclat du jour!
Mais ſur le ſoir on ſe reveille
Entre l'Amour & la bouteille,
Entre la bouteille & l'Amour.

Plus d'une fois, &c.

JONES.

Je le crois; il faut convenir que vous menez ici la vie la plus agréable.

M. WESTERN.

Mais, oui-dà : tout s'y paſſe aſſez à ma fantaiſie; &, comme tu dis, je ſerais peut-être le Gentilhomme le plus heureux de nos trois Royaumes, ſans l'éternelle compagnie de ma ſœur. Ah! cà, de bonne foi, je t'en fais juge : ſe plaît-elle du matin au ſoir à autre choſe qu'à me contrarier, à me faire enrager avec ſa politique, ſa Gazette? c'eſt bien le plus fatiguant perſonnage, la plus franche.... Mais ma fille eſt ſon héritiere; il faut avoir un peu de patience.

JONES.

Et cette fille charmante ne vous conſole-t-elle pas bien de ces petites contradictions paſſageres? Vous la voyez ſans ceſſe, vous en êtes tendrement chéri.

M. WESTERN.

Oui, ma Sophie, c'eſt bien le meilleur caractere, la plus aimable enfant! Il eſt vrai que cela contraint

un peu ; & ſur la fin d'un repas, s'il paſſe par la tête quelque petite gaillardiſe, on n'ôſe la dire ; tout cela tue la gaieté.

JONES.

Quelquefois la délicateſſe y gagne.

M. WESTERN.

Laiſſe faire, laiſſe faire ; nous allons être bien plus libres. Je vais la marier.

JONES.

Que me dites-vous ?

M. WESTERN.

Tu ne ſçais donc pas ?...

JONES.

Non, je vous jure.

M WESTERN..

Touche-là, mon ami ; fais-moi ton compliment ; demain je marie Sophie.

JONES.

Demain, Monſieur ? cela eſt décidé ?...

M. WESTERN.

Oui ; le voiſin Alworthi s'eſt enfin déterminé.

JONES.

Alworthi ?

M. WESTERN.

C'eſt Blifil.

JONES.

Blifil ?

M. WESTERN.

Oui ; Blifil arrive dès ce ſoir pour conclure ce mariage.

JONES.

(*A part.*)

Voilà donc le motif de ſon retour ?

M. WESTERN.

Ma fille a de l'inclination pour lui : c'eſt ma ſœur qui s'eſt mêlée de tout ceci ; & c'eſt, je crois, la premiere fois de ſa vie qu'elle a fait quelque choſe de raiſonnable.

JONES, *pénétré.*

Je n'aurais pas cru que Blifil ait ſçu lui plaire.

M. WESTERN.

Ma foi, ni moi non plus : je ne ſçais pas trop comment cela s'eſt fait ; mais j'en ſuis charmé. Je ne pouvais gueres trouver mieux ; c'eſt une excellente, très-excellente affaire. Qu'en penſes-tu ?

JONES.

Aſſurément... Monſieur... Je ſuis de votre avis.

M. WESTERN.

Ah ! juſtement, voici ma fille ; je veux que tu ſois le premier à l'en féliciter.

SCENE VI.

JONES, M. WESTERN, SOPHIE, HONORA.

M. WESTERN.

APPROCHE ici, mon enfant; comment! on dirait que tu crains de lever les yeux. Ah! la pauvre petite! mais le cœur, au fond, n'en eſt pas moins ſatisfait. Voilà notre ami Jones à qui je faiſais part de ton marige; il en eſt enchanté. Demande-lui plutôt.

(Sophie embarraſſée n'ôſe lever les yeux ſur Tom Jones, qui de ſon côté la fixe d'un air attendri.)

JONES, *troublé.*

Je me flatte que Miſſ Weſtern n'ignore pas à quel point ſon bonheur m'intéreſſe.

SOPHIE.

Je ſçais, Monſieur.... ce que vous penſez..... Mais vous, mon pere, ſi vous m'aimez.....

M. WESTERN.

Si je t'aime? Eſt-ce à toi d'en douter? Tu ne ſoupçonnes pas; non, tu ne conçois pas combien tu m'es

chere. Que veux-tu ? Des bijoux, des parures, des diamans, la moitié, les deux tiers de mon bien ? Parle.

SOPHIE.

Je vous supplie de m'écouter.

JONES, *à part.*

Que dira-t-elle ?

SCENE VII.

JONES, M. WESTERN, SOPHIE, HONORA.

HONORA.

MONSIEUR Blifil demande s'il peut vous saluer.

M. WESTERN.

Eh ! mais, sans doute : qu'il vienne ; pourquoi tant de cérémonies ?

JONES, *à part.*

Blifil !... Blifil !... Sortons, je craindrais qu'à sa vue... le désespoir... (*haut.*) Vous sçavez, Monsieur, qu'il me reste encore quelques ordres à donner pour la chasse de demain ?

M. WESTERN.

Si je le sçais ? Parbleu, je t'y suis. Mais crois-tu bonnement

bonnement que je vais m'ennuyer ici à écouter les ſoupirs de ces deux tourtereaux ? Ma foi, tu ne me connais gueres. [*A Sophie.*] Ah ! cà, ma fille, je n'ai pas trop beſoin de te dire comment tu dois le recevoir : en pareil cas, on prend plutôt conſeil de ſon cœur, que de ſon pere. (*A Honora.*) Ne va pas les gêner toi, ces chers enfans : moi je ſuis enchanté, cela me rajeunit ; allons, mon ami Jones. (*A ſa fille.*) Je reviens vous rejoindre. Sans adieu, Sophie.

JONES.

Vous ſerez heureuſe. Adieu.

(*Il ſort avec Jones.*)

SCENE VIII.

HONORA, SOPHIE, *enſuite* BLIFIL.

SOPHIE, *à Honora.*

QUE me dit-il, Heureuſe ? Ah ! qu'il eſt injuſte !

HONORA.

J'apperçois Blifil. Contraignez-vous.

SOPHIE.

Quelle entrevue !... Rentrons ſous ces allées pour y raſſurer un moment mes eſprits.

(*Elles entrent dans une allée ; Blifil, qui entre du côté du Roi, s'avance ſur la Sçene.*)

BLIFIL.

Que le ſexe eſt diſſimulé ! je n'aurais jamais ſoupçonné qu'elle eût pour moi quelque tendreſſe. Saiſiſſons cette circonſtance, preſſons ce mariage avant que.. Mais elle s'approche..Elle s'approche bien lentement.

HONORA, *à Sophie.*

Courage, il faut prendre ſur vous.

(*Blifil & Sophie ſe ſaluent.*)

Quelles graces, belle Sophie, n'ai-je point à vous rendre ? & lorſque je crois n'obéir qu'aux ordres de mon oncle.....

SOPHIE.

Je ſçais, Monſieur, les intentions de mon pere.

BLIFIL.

C'eſt à leur mutuel aveu que je dois l'avantage dont je jouis, & le bonheur qui m'attend.

HONORA.

Oh ! ce n'eſt pas encore choſe faite.

BLIFIL.

Mais vous baiſſez les yeux, vous rêvez ! L'âge, la

naiſſance, la fortune, tout ſe réunit en notre faveur, & s'accorde entre nous.

SOPHIE.

Je le ſçais : auſſi n'eſt-ce d'aucun de ces côtés qu'il ſe pourrait trouver des obſtacles ?

BLIFIL.

Il faut que l'on n'en ait pas prévu, puiſque Monſieur votre pere lui-même paraît, autant que moi, preſſé de conclure.

SOPHIE.

J'eſpere, Monſieur, que vous ſerez de mon ſentiment ; qu'un délai de quelques jours...

BLIFIL.

Mon unique deſir eſt de vous plaire ; mais je n'oſerai jamais demander cette grace à mon oncle.

SOPHIE.

Eh ! bien, Monſieur, je l'obtiendrai de mon pere.

BLIFIL.

Je doute qu'il y conſente ; je ne puis moi-même, ſans chagrin, voir différer le moment de mon bonheur : mais vous changerez d'idée, ſans doute, quand vous ſentirez tout l'avantage qui réſulte pour vous de l'union de nos fortunes.

ARIETTE.

De l'opulence,
De l'abondance
Notre maiſon deviendra le ſéjour ;
Tendreſſes,

Richeſſes,
Careſſes,
Tout vous prouvera mon amour;
Jamais je n'aurai d'autre envie
Que de veiller ſur la belle Sophie,
Trop heureux d'en être cheri.
Ainſi
De l'opulence, &c.

SCENE IX.

HONORA, SOPHIE, Mr. WESTERN, *habillé comme au premier Acte*, BLIFIL.

Mr. WESTERN, *dans la couliſſe.*

OUI, oui, que tout cela ſoit arrangé. Eh bien! vous avez eu, je crois, tout le temps de cauſer enſemble: pour vous, Monſieur mon gendre, il paraît que, ſi l'on veut vous voir, il faut venir vous chercher.

BLIFIL.

Pardon, monſieur.

Mr. WESTERN.

Il me ſemble que le préſent que je vous fais en vous donnant ma fille, vaut bien la peine qu'on m'en remercie.

BLIFIL.

Croyez que ma reconnaiſſance....

Mr. WESTERN.

Oh ! point de grands mots : ſois mon ami, rends ma fille heureuſe ; c'eſt tout ce que je te demande. Va trouver ton oncle, il t'attend. Vois avec lui ſi les ordres que j'ai donnés pour ton mariage te conviennent ; je n'aime point les diſputes. Je veux bien ne rien épargner, mais je n'entends pas qu'on differe. (*Blifil lui fait des révérences* ; *M. Weſtern le pouſſe.*) Eh ! va donc vîte. (*Blifil ſort.*) (*A Sophie.*) Tu vois, mon enfant ; je préviens tes plus ſecrets deſirs ; j'oublie tout pour ne m'occuper que de toi.

SOPHIE, *à Honora.* (*Honora ſort.*)

Le temps eſt cher. Laiſſe-nous, je vais tout riſquer. Mon pere, ſi j'oſais m'expliquer devant vous...

Mr. WESTERN.

Eh ! bien, qu'eſt-ce ? Rien ne doit t'empêcher de m'ouvrir ton cœur. Ne ſçais-tu pas que tu dois tout eſpérer de ton pere ; que je n'ai dans la vie d'autre plaiſir, d'autre joie que de te voir, de t'entendre, de t'aimer ?

SOPHIE.

Votre bonté m'encourage.

Mr. WESTERN.

Acheve.

SOPHIE.

ARIETTE.

C'eſt à vous que je dois la vie,
Vos bontés me la font chérir ;
A la voix de votre Sophie,
Que votre ame daigne s'ouvrir.
Ecoutez ſon cœur, qui vous crie :
C'eſt à vous que je dois la vie ;
Me voulez-vous contraindre d'en gémir ?

Apprenez que ce mariage,
Qui vous paraît l'objet de tous mes vœux,
N'eſt à mes yeux
Qu'un eſclavage :
C'eſt le lien le plus affreux.

C'eſt à vous que je dois la vie, &c.

Mr. WESTERN.

Ah ! voilà donc ce grand ſecret ! c'eſt-à-dire que tu n'aimes pas Blifil, que tu ne veux pas l'épouſer ?

SOPHIE.

Mon pere !

Mr. WESTERN.

J'en ſuis bien fâché, Mademoiſelle, très fâché : mais il n'eſt plus temps, il fallait plutôt me prévenir. Voyez un peu l'impertinence ! m'engager à des démarches, me laiſſer donner tous les ordres, & puis ſe vouloir dédire ! Non, non, c'eſt inutile ; c'eſt

pour ton bien, pour ton avantage que j'ai conclu cette affaire : Blifil eſt jeune, riche ; il eſt neveu de mon ami, il t'aime, il te convient, & tu l'épouſeras.

SOPHIE.

J'aimerais mieux la mort que d'y conſentir.

Mr. WESTERN.

Comment ! tu me réſiſtes ! tu me tiens tête ! Oh ! voici du nouveau pour moi.

DUO.

Mr. WESTERN.

A ton Pere
Tu ne crains donc pas de déplaire ?
Tu ne crains donc pas ma colere ?

SOPHIE.

Mon Pere !

M. WESTERN.

Vous & ma ſœur vous me trompiez !

SOPHIE.

Hélas ! ſi vous m'écoutiez.

Mr. WESTERN.

Non, non ; il faut me ſatisfaire ;
Non, je veux que vous l'épouſiez.
A mon ami j'ai donné ma parole,
Ma promeſſe n'eſt point frivole ;
Je prétends que vous me cédiez.

SOPHIE.

Mon Pere,
Je me jette à vos pieds.
Mon Pere,
Hélas ! ſi vous m'écoutiez...
Je me jette à vos pieds.

Mr WESTERN.

Non, non, il faut me ſatisfaire ;

Je prétends que vous me cédiez,
Je prétends que vous l'épouſiez.

SCENE X.

SOPHIE *à genoux*, JONES *accourant*, M. WESTERN.

JONES.

J'Accours à vos cris..... Que vois-je ?... Sophie !

(*Il lui donne la main ; elle se releve.*)

Mr. WESTERN.

Une fille qui ne se plaît qu'à chagriner son pere.

JONES.

Modérez-vous.

Mr. WESTERN.

Refuser Blifil !

JONES, *avec joie.*

Elle le refuse ! Oh Ciel !

Mr. WESTERN.

Eh ! bien, n'en es-tu pas étonné toi-même ?... Le plus riche héritier de la Province. Je m'en rapporte à toi, mon ami Tom. Mais ne te chagrine pas, elle l'epousera. Tu sçais ce qu'est Blifil ; fais-lui

entendre raiſon, je t'en prie. Je m'en fie à toi. Je ſuis trop en colere ; ſi je reſtais ici, je craindrais.... (*à Sophie.*) Ecoute bien ce que te dira Tom ; fais ma volonté, c'eſt ton meilleur parti ; fais ma volonté....

(*Jones regarde, ſans lui rien dire, Sophie qui baiſſe les yeux.*)

JONES, *en ſoupirant.*

Quoi ! vous refuſez Blifil ? On diſait que vous l'aimiez.

SOPHIE.

Puiſſé-je n'entendre jamais prononcer ſon nom.

JONES.

Ah ! ſi j'oſais vous peindre quelle indignation il porte dans mon cœur ; c'eſt pour vous perſécuter qu'il vous aime ; & je ſerai témoin de ſon bonheur, tandis que dans le ſilence, dévoré du plus violent amour....

SOPHIE.

N'achevez pas.

JONES.

Puniſſez-moi : mais je vais vous perdre, je vais vous perdre Sophie ; dois-je mourir avec mon ſecret ?

SOPHIE.

Eh ! croyez-vous que le l'ignore ? Ah ! Jones, ſéparons-nous, oubliez-moi ; je le veux, je vous en prie.

JONES.

ARIETTE.

Vous voulez que je vous oublie !
Non, rien ne vaincra mon ardeur.
C'eſt mon deſtin d'adorer ma Sophie,
Ce ſentiment naquit avec mon cœur.
Vous voulez que je vous oublie !
Non, rien ne vaincra mon ardeur.
Je ſens que ce cœur vous offenſe,
Que mon devoir eſt de vous fuir ;
Mais, loin de vous, dans le ſilence,
Quand je ſerai prêt à mourir,
On entendra ma bouche encore
Prononcer le nom que j'adore :
Ce ſera mon dernier ſoupir.

Vous voulez que je vous oublie ! &c.

(*Il ſe met à genoux*)

SCENE XI.

HONORA, SOPHIE, JONES, Mr. WESTERN, ALWORTHY, Madame WESTERN, BLIFIL.

Mr. WESTERN, *furieux, s'élance & ſépare Jones de Sophie.*

AUx genoux de ma fille! Ah! je ſçais tout; ma ſœur avait bien raiſon. Allons vîte... Hors de ma maiſon.

JONES.

Daignez m'écouter.

Mr. WESTERN.

Non: plus je t'aimais, plus ta lâcheté m'outrage. Point de diſcours, hors de mon Château, te dis-je; & tout à l'heure.

SOPHIE, *s'appuyant ſur Honora.*

Honora!..

Mr. WESTERN, *à Alworthy.*

Vous m'avez promis, voiſin, de le chaſſer de chez

vous.... tenez-moi parole, je l'exige.

ALWORTHY.

Voilà donc le prix de mes bontés !

Madame WESTERN.

Écouter un homme ſans état !

Mr. WESTERN.

Refuſer pour lui de m'obéir ! allons, que l'on me ſuive. Oh ! je t'en réponds, de force ou de gré tu l'épouſeras.

(*Il prend Sophie par la main.*)

SOPHIE.

Sage Alworthy....

Mr. WESTERN.

Je ne veux pas qu'on t'écoute.

JONES, *à Alworthy, très-tendrement.*

Vous m'avez permis de vous nommer mon pere.

ALWORTHY, *très-froidement.*

J'ai promis de ne vous plus revoir.

SEPTUOR.

HONORA, *à Sophie.*	JONES, *à Alworthy.*	SOPHIE, *à Mr. Weſtern.*
	Vous comblez ma miſere.	
		Rien ne touche mon pere !
	Je me livre à mon déſeſpoir.	
Ménagez leur colere.	N'êtes-vous plus mon pere ? *(à Sophie.)* C'eſt pour jamais que je vous quitte.	*(à Jones.)* C'eſt moi qui fais votre malheur.
Quel embarras !		*(à Mr. Weſtern.)* Non ; je préfere le trépas.
	(à Mr. Weſtern.) De votre colere C'eſt moi qu'il faut accabler ; Sophie eſt innocente : Puniſſez-moi.	
(à Sophie.) Oui, ma Maitreſſe, Oui, oui, ſans ceſſe,	*(à Madame Weſtern.)* Vous êtes ſa tante.	Pardonnez-lui. *(à Alworthy.)* Soyez ſon appui.
	Rien à préſent ne m'épouvante.	*(à Madame Weſtern.)* Votre ame ſera contente :
Je ferai pour vous mon devoir.	Je me livre à mon déſeſpoir.	Je n'en crois que mon déſeſpoir.

SEPTUOR.

Mr. WESTERN, *à Jones.*	Mad. WESTERN.	ALWORTHY, *à Jones.*	BLIFIL,
Oh ! je t'apprendrai ton devoir.			
Je ne t'en tiens pas quitte.		Je ne dois plus vous voir.	
	Cette conduite		Trahir ainſi mon eſpoir !
Allons, point de raiſon ;			
Sortez de ma maiſon.	Si fort m'irrite.		
(*à Sophie.*]		Je hais la trahiſon.	(*à Alworthy en montrant Jones.*)
J'ai fait avertir le Notaire,			
Et dès ce ſoir tu ſigneras.			Il n'entend point raiſon.
Il oſe encor parler !	(*à Sophie.*)		
	Vous tenez tête	Je hais la trahiſon.	
Tout ceci m'impatiente.	à votre Pere !		
Point tant de raiſon ;	Vous ne méritez pas		
Hors de ma maiſon.	De nous cauſer cet embarras.		
Tout ceci m'impartiente.	Ce tracas-là me tourmente.	Ce tracas-là me tourmente.	Ce tracas-là me tourmente.
Je t'apprendrai mieux ton devoir.	Vous ſaurez mieux votre devoir.	J'ai promis de ne plus vous voir.	Fallait-il trahir mon eſpoir ?

(*Mr. Weſtern emmene Sophie ; Madame Weſtern & Honora les ſuivent. Jones déſeſpéré donne encore un regard à Sophie qui le lui rend ; prend la main d'Alworthy, la ſerre, la baiſe comme s'il lui diſait :* ah ! Monſieur ; *lance enſuite un regard décidé, en enfonçant ſon chapeau, ſur Blifil, qui s'approche d'Alworthy, & ſort avec lui ſur la droite ; Jones ſe retire ſur la gauche.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente une Salle par bas de l'Hôtellerie d'Upton. On voit ſur la gauche un eſcalier qui conduit à differents corridors, dans le fond ſur la droite une petite porte, ſur le devant une table à l'Anglaiſe, un banc, quelques chaiſes de paille; au fond du Théâtre une autre table autour de laquelle ſont pluſieurs valets qui chantent en buvant du Punch.

La Symphonie de l'entre-acte peint une nuit.

SCENE PREMIERE.

Les Valets, enſuite DOWLING, *enſuite la Fille de l'Hôtellerie.*

CHŒUR DE BUVEURS.

CHANTONS, buvons, trinquons ſans ceſſe;
Laiſſons le bourgogne aux Français.

Le

Le punch anime l'allegreſſe,
Le punch éveille la tendreſſe :
Vive le punch & les Anglais.

DOWLING *ſort de la petite porte dans une eſpèce de déshabillé.*

La maudite Auberge ! le ſot voyage ! Oh ! avec ces gens-là, je ne fermerai pas l'œil de la nuit. Hola ! Hé ! Quelqu'un !... Parbleu, mes amis, à l'heure qu'il eſt, vous devriez bien... (*les Buveurs font du bruit.*) Bon ! les prier, paroles perdues... Ils ſont yvres. Venez donc quelqu'un, l'Hôte, la Maitreſſe !

LA FILLE, *tenant une lumiere & une bouteille.*

On y va. Comment ! vous n'êtes pas ſervi ?

DOWLING.

Et ce n'eſt que du repos que je demande. Vois donc, mon enfant, à faire ceſſer ce tapage : quels gens as-tu-mis là ?

LA FILLE.

Dame ! il faut bien que chacun s'arrange. Ce ſont les guides & les valets des voyageurs que nous logeons.

DOWLING.

Mais tâche, au moins, qu'ils s'éloignent, ou qu'ils ſe taiſent. Il eſt heure d'être en paix.

LA FILLE.

Parlez donc, vous autres ; vous réveillez tout le monde avec vos chanſons. Si vous voulez continuer juſqu'au jour, mettez-vous là-bas à cette table, dans ce paſſage, vous y pourrez crier tout à votre aiſe.

PREMIER BUVEUR.

Oh ! qu'à ça ne tienne. La paix, la paix ; ma poule ; mais tu nous bailleras bouteille.

(Les Buveurs ſe levent & vont ſe placer derriere le Théâtre ; ils emportent leurs verres, & la Fille rentre par où elle eſt ſortie.)

SCENE II.

TOM JONES, DOWLING.

JONES *deſcend l'eſcalier.*

QUEL bacchanal ! On ne peut réſiſter au déſordre ; partons : que vois-je ? C'eſt Dowling ! O mon unique ami ! toi, à Upton ?

DOWLING.

Je vais à Londres par ordre d'Alworthy ; & toi-même, qui t'amene ici ?

JONES.

Je suis au désespoir ! Western a résolu ma perte. Alworthy ma chassé de sa maison.

DOWLING.

Chassé ! que me dis-tu ?.. quoi !.. cet homme....

JONES.

Arrête ; il a tout fait pour moi ; il peut être injuste ; mais je ne veux pas être ingrat.

DOWLING.

Et qui l'a pu porter à cet excès contre toi, contre toi, mon cher Jones ?

JONES.

Un malheureux amour. Miss Sophie... Ah ! ma Sophie !

DOWLING.

Et Blifil était-il témoin de ta disgrace ?

JONES.

Il paraissait en jouir. Peut-être en est-il l'auteur ; il est mon rival.

DOWLING.

Le perfide !

JONES.

ARIETTE.

Ami, qu'en mes bras je presse,
De mon sort vois la rigueur ;
Permets que ma tristesse

Un moment s'épanche en ton cœur.
J'atteſte ici l'honneur ;
Jamais ma faible jeuneſſe
N'a mérité ſon malheur.

Alworthy me chaſſe, m'oublie :
C'eſt mon pere, mon bienfaiteur.
Je ne verrai plus ma Sophie !
Ah ! j'ai tout perdu dans la vie,
Le repos, l'eſpoir & l'honneur !

Ami, &c.

DOWLING.

Tu me détermines. Je ne vais plus à Londres ; je retourne au Château ; Alworthy va me voir & m'entendre. Remonte à ta chambre, ſois tranquille ſi tu peux l'être. Je vais payer ma dépenſe en attendant le jour. Ton ſort changera, je te le promets ; je t'en donne ma parole, & je n'y manquai jamais.

JONES.

Que ne puis-je te croire !

DOWLING.

Crois moi. (*Jones remonte à ſa chambre.*) Infortuné jeune homme, ſi je gardais plus long-tems le ſilence, je deviendrais complice de tes perſécuteurs. J'entends quelqu'un. Ah ! ce ſont des femmes ; rentrons.

SCENE III.

SOPHIE, HONORA, *la* FILLE.

LA FILLE, *qui les conduit.*

OUI, mes belles Dames, vous pouvez très-bien vous reposer dans cette salle; nous allons attendre vos ordres.

HONORA.

Vraiment, vraiment, nos ordres! c'est que l'on nous prépare bien vîte des chevaux; nous devrions déja être à Londres.

SOPHIE.

Je devrais bien plutôt retourner chez mon pere.

HONORA.

Oui, voilà une belle idée!

SOPHIE.

Quel conseil m'as-tu donné? que sera devenu l'infortuné Jones? (*on entend le bruit que font les Buveurs.*) Qu'entends-je? des cris, des éclats!

HONORA.

Ce sont apparemment des Valets qui s'amusent à boire.

SOPHIE.

Deux femmes seules pendant la nuit ! en quel lieu !

HONORA.

Que peut-il vous y arriver ?

SOPHIE.

Qu'ai-je fait ?

HONORA.

Et quel parti vous restait-il à prendre ? Votre pere n'écoutait rien ; votre Contrat était tout prêt dès le point du jour ; il eût fallu signer, on aurait sçu vous y contraindre ; est-ce Blifil que vous regrettez ?

SOPHIE.

Ah ! Ciel !

HONORA.

Du moins, gagnerons-nous du tems ; & les parens auprès de qui vous vous retirez à Londres, pourront-ils, à la fin, ramener votre pere à la raison.

SOPHIE.

Je ne suis que trop disposée à te croire ; mais tu veux en vain me rassurer ; on ne revient point. Va toi-même donner tes ordres ; partons.

HONORA.

Je cours vous obéir. Allons, ma chere Maitresse,

ne craignez rien, cette maiſon eſt ſûre; je reviens tout à l'heure.

(*Honora, en ſortant, emporte une lumiere. Il n'en reſte plus qu'une ſur la table.*)

SCENE IV.

SOPHIE *ſeule.*

RÉCITATIF.

ME voilà ſans témoins; ſoulage-toi, mon cœur.
Où ſuis-je ?.. qu'ai-je fait ?.. quelle nuit !.. quelle horreur !..
Mon Pere !.. quelle eſt ta triſteſſe....
Je n'entends plus de cris... on ſe taît... le bruit ceſſe.
Mais ce profond ſilence augmente encor ma peur...
Tout ce que je vois, m'épouvante.
Cette lueur pâle & tremblante
Dans mon ſein porte la frayeur;
Et cependant, j'éprouve une douceur;
Le ſentiment qui m'anime & m'enchante,
Malgré moi charme ma douleur.

ARIETTE.

O toi qui ne peux m'entendre,
Qui ne peux recueillir mes pleurs;
Toi dont j'ai cauſé les malheurs,
Et dont le crime eſt d'être tendre;

Viens, accours, parais à mes yeux ;
Je veux te voir : non. Je m'égare.
Non, non : fuis-moi, tout nous sépare...
Fuis-moi, tu le dois, je le veux.
Pardonne, cher amant, pardonne :
L'Amour te venge, & me punit.
A ton nom seul, ô mon cher Jone !
Je sens mon cœur qui m'abandonne ;
Sur tes pas, il vole & te suit.

SCENE V.

HONORA, SOPHIE, *deux Buveurs qui suivent Honora.*

HONORA.

LAISSEZ-MOI, ne me suivez pas.

SOPHIE.

C'est la voix d'Honora.

PREMIER BUVEUR.

Eh ! non, ma Belle, il ne s'agit que d'une parole.

DEUXIEME BUVEUR, *tenant une bouteille.*

Oh ! le punch est bon ; tenez, goûtez.

HONORA, *se défendant.*

Laiſſez-moi... ſi vous ne finiſſez... prenez garde, Madame.

PREMIER BUVEUR.

Tiens, ma foi, en voilà une qui eſt encore bien plus jolie.

SOPHIE.

Ne m'approchez pas. Au ſecours!

HONORA, *courant à Sophie.*

Au ſecours!

SCENE VI.

JONES, *paraiſſant au haut de l'eſcalier; les précédents.*

JONES.

QUAI-JE entendu? quels cris! comment! malheureux, vous oſez inſulter des femmes!

PREMIER BUVEUR.

Qu'eſt-ce qu'il dit donc celui-là? Je voudrais bien ſçavoir ſi ça te regarde.

DEUXIEME BUVEUR.

Qu'eſt-ce que ça te fait ? eſt-ce ta parente ? ta maitreſſe ?

(*Jones s'élance de l'eſcalier, ſaiſit une chaiſe, s'en arme, & tombe ſur les Buveurs qu'il pourſuit.*)

Attendez-moi, coquins.

SOPHIE.

Où ſommes-nous ?

PREMIER BUVEUR, *en fuyant.*

Tout doux, ceci paſſe le jeu.

HONORA.

Prenons courage.

JONES *revient.*

Je vous apprendrai. Raſſurez-vous, Madame ; ils ont pris la fuite, & je ſuis trop heureux... Que vois-je ? Sophie !

SOPHIE.

Ah ! Ciel !

HONORA.

Jones !

DUO.

JONES.

Je vous retrouve, ma Sophie !
Je n'oſe en croire mon bonheur.

SOPHIE.

Mon devoir veut que je vous fuie ;
Je vois l'excès de mon malheur.

JONES.

Que je vous abandonne !

SOPHIE.

La raiſon nous l'ordonne.

JONES.

Non, non ; ce ſerait vous trahir.

SOPHIE.

Non, non ; vous devez m'obéir.

JONES.

Que je vous abandonne,
Quand l'Amour veut nous réunir !

SOPHIE.

L'Amour égara trop mon ame.

JONES.

Il m'a fait un cœur tout de flâme :
Laiſſez-moi vous voir, & mourir.

SOPHIE.

Je voudrais, & ne puis vous fuir.
Que l'Amour maitriſe mon ame !

JONES.

Livrons-nous à ſa douce flâme.

TOUS DEUX.

Le Ciel, pour nous aimer,
Se plut à nous former
Pour nous aimer.

SCENE VII.

DOWLING, JONES, SOPHIE, HONORA.

DOWLING.

MEs yeux me trompent-ils ? c'eſt Sophie Weſtern.

HONORA.

C'eſt Dowling.

JONES.

Oui, mon ami, c'eſt elle ; le Ciel nous réunit.

SOPHIE.

Ah ! Dowling ! vous retournerez au Château ? vous reverrez mon pere ?

DOWLING.

Il arrive.

JONES & SOPHIE.

Il arrive ?

HONORA.

Ah ! juſte Ciel !

JONES.

D'où le ſçais-tu ?

DOWLING.

Alworthy, Blifil, ſa Tante même....

SOPHIE.

Ma Tante ?

DOWLING.

Oui, tous vos parens le ſuivent. Le Poſtillon qui les précede eſt déja dans les cours de l'Hôtellerie.

JONES.

Ah ! mon cher Dowling ! Ah ! Sophie, je vous revois pour la derniere fois !

TRIO.

JONES.

Protege ſon innocence,
Sauve-la de leur fureur ;
Cher ami, prends ſa défenſe :
Je ne crains que ſon malheur.

SOPHIE.

Mes plus cruelles allarmes
Seront de vous voir ſouffrir.

SOPHIE.

Protégez ſon innocence,
Sauvez le de leur fureur ;
Dowling, prenez ſa défenſe :
Je ne crains que ſon malheur.

JONES.

Pour vous épargner des larmes,
S'il ne fallait que mourir !

HONORA.

Vous voyez mon innocence ;
Sauvez moi de leur fureur ;
Prenez auſſi ma défenſe.

O ciel ! quel eſt mon malheur !
Dans ces cruelles allarmes,
Qui viendra nous ſecourir ?

DOWLING.

Soyez tranquilles l'un & l'autre ; vous ſerez heureux & vengés. Honora, conduis ta Maitreſſe dans cette chambre. Toi, Jones, remonte à la tienne. Je vais les attendre.

JONES.

Ah ! Sophie ! quel affreux moment !

SOPHIE.

Jones, ſans vous je n'aurais jamais fui mon pere.

(*Sophie & Honora ſe retirent.*)

HONORA.

J'entends du bruit : allons, allons, le temps preſſe.

JONES.

Eh bien ! mes malheurs ſont-ils au comble ?

DOWLING.

Tant mieux ; ils touchent à leur terme. Fais ce que je t'ai dit. (*Jones ſe retire.*) Tu m'as trompé, Blifil ; mais le Ciel m'a réſervé les moyens de te convaincre.

SCENE VIII.

Mr. WESTERN, ALWORTHY, DOWLING.

M. WESTERN.

LAISSEZ-MOI, ne me retenez pas : malheur à qui je rencontre. Ma fille eſt ici, je le ſçais ; j'en ſuis ſûr ; je veux la trouver ; je veux la voir.

ALWORTHY.

Je n'aurais jamais ſoupçonné Jones de tant d'audace. Ah ! te voilà, Dowling ?

M. WESTERN.

Tant mieux, nouveau renfort. Où ſont-ils ? qu'eſt devenu Blifil ?

ALWORTHY.

Blifil, contre mon avis, eſt allé chez le Juge de Paix.

DOWLING.

Le ſcélerat ! nous n'en aurons pas beſoin. Demeure, Alworthy ; & toi, Weſtern, écoute.

M. WESTERN.

Es-tu du complot auſſi, toi ?

DOWLING.

Ta fille eſt ici : elle ne peut ni ne veut t'échapper.

M. WESTERN.

Parbleu, je le crois bien. Allons.

DOWLING.

Où vas-tu ? Déshonorer ta fille & toi par un éclat inutile.

ALWORTHY.

Il a raiſon : c'eſt ſur-tout ici qu'il faut de la prudence.

M. WESTERN.

Tout cela m'eſt égal, je n'écoute rien : je veux la voir.

DOWLING.

Eh ! bien, je t'y vais conduire ; mais promets-moi de lui parler en pere. Reſte, Alworthy ; je vais te rejoindre. Suis-moi, Weſtern.

SCENE IX.

ALWORTHY, BLIFIL.

ALWORTHY.

INGRAT jeune homme ! ne t'ai-je recueilli dans ma maiſon que pour faire le déshonneur d'une famille honnête ? Ah ! Jones, que tu es coupable ! Eh ! bien, Blifil ?

BLIFIL

BLIFIL.

Le Juge de Paix me ſuit ; j'ai fait inveſtir la maiſon.

ALWORTHY.

J'aurais deſiré qu'on eût épargné cet éclat. Il ne ſert qu'à redoubler mes chagrins.

BLIFIL.

Croyez que je les partage. Vous l'avez élevé ; & moi qui me faiſais un plaiſir de chérir en lui le compagnon de ma jeuneſſe ; quelle témérité ! quels excès !

ALWORTHY.

Il en ſera puni.

BLIFIL.

Que ne puis-je, mon cher oncle, vous fléchir en ſa faveur ; je connais l'énormité de ſon crime ; mais il peut être encore utile à l'état : faites-le promptement partir pour nos colonies.

SCENE X.

Les précédents, DOWLING, *enſuite* M. WESTERN, SOPHIE, HONORA.

DOWLING.

POUR les colonies ! Qui ? Jones ? Ton frere ?

ALVORTHY.

Son frere ?

BLIFIL.

Ciel ! Dowling !

DOWLING.

Oui, oui ; ſon propre frere.

M. WESTERN.

Venez, venez, Mademoiſelle ; ce ſera moi déſormais qui veillerai ſur votre conduite.

BLIFIL.

Dowling, je te ſupplie...

DOWLING.

Je ne t'écoute plus ; il eſt tems de te confondre.

M. WESTERN.

Comment ! qu'y a-t-il ici de nouveau ?

DOWLING.

Que Sophie raſſure ſon cœur. Alworthy, connais ton injuſtice. Tu me crois ſincere, Weſtern ?

ALWORTHY.

Tu m'inquiettes.

M. WESTERN.

Acheve.

DOWLING.

Ce Jones que tu perſécutes & qui te chérit ; ce vertueux jeune homme que j'ai choiſi pour mon ami, c'eſt ton neveu, c'eſt ſon frere, c'eſt l'aîné de Blifil.

M. WESTERN.

Jones ſerait ton neveu ?

SOPHIE.

Quel nouveau jour frappe mon cœur !

HONORA.

Eh ! bien, Madame ?

ALWORTHY.

Que me dis-tu ?

DOWLING.

La vérité. Rappelle-toi cet honnête Summers. Deux ans de fuite il logea dans ton château ; en fecret il épouſa ta ſœur ; cinq mois après il mourut. Jones eſt le fruit de ce mariage que l'on te cachait alors, de peur qu'il ne devînt un obſtacle au ſecond que tu voulais conclure.

ALWORTHY.

Quelle preuve ?

DOWLING.

Blifil, remets les papiers dont tu t'es chargé.

BLIFIL, *d'un ton douteux.*

Des papiers ?

DOWLING.

La lettre de ta mere. Voici le double de ce qu'elle t'écrivait alors ; regarde, Alworthy : c'eſt l'écriture de ta ſœur. Lis.

ALWORTHY.

Ciel ! Malheureux !

BLIFIL.

Mon cher oncle !

M. WESTERN.

Comment! ferais-tu un méchant homme, toi?

BLIFIL.

Si, par un aveu ſincere de mes fautes, j'en pouvais eſpérer le pardon....

ALWORTHY.

Le pardon!... Sors de ma préſence.

M. WESTERN.

(*Blifil ſort.*)

Oui, laiſſe-nous, méchant. Ah! morbleu! ſi j'étais ton oncle!....

ALWORTHY.

Combien j'étais trompé! Mais j'atteſte le Ciel...

DOWLING.

Point de ſerments. Répare ta conduite.

M. WESTERN.

Oui, tu le dois; c'eſt mon avis. Mon cher Jones!

SOPHIE.

Ah! mon pere!

M. WESTERN.

Oh! je me connais en gens. Quand je vous ai dit, mon vieil ami, que vous n'en auriez jamais que de la ſatisfaction.

ALWORTHY.

Fais-moi promptement venir Jones.

DOWLING.

Je vous l'amene. (*Il ſort.*)

SCENE XI.

ALWORTHY, M. WESTERN, SOPHIE, HONORA.

ALWORTHY.

J'Ai peine à revenir du saisissement.

M. WESTERN.

Pourquoi te contraindre ? cacher sa joie, c'est se trahir soi-même.

SOPHIE.

Quel changement heureux !...

ALWORTHY

Aurais-je dû penser que Blifil...

M. WESTERN

Allons, qu'il n'en soit plus parlé : c'est un mauvais sujet ; ça ne se connait ni en chiens ni en chevaux ; vive mon ami Jones ; comme nous allons chasser ! c'est comme celui-là ; qu'il me fallait un gendre ! car rien n'est dérangé : & puisqu'il est ton neveu.....

ALWORTHY.

Et mon seul héritier.

M. WESTERN.

C'est comme je l'entends.

SCENE XII.

DOLWLING, JONES, *les précédents.*

DOWLING.

ALWORTHY, voici Jones.

M. WESTERN.

Approche, approche; à nous, à nous.

JONES.

Doucement, Monsieur, point de violence; respectez mon malheur.

M. WESTERN.

Eh! non, tu ne sçais pas; embrasse-moi, mon camarade.

ALWORTHY.

Mon cher neveu!

JONES.

Que me dites-vous?

DOWLING,

Voici l'instant que je t'avais promis.

JONES.

Moi! votre neveu?

ALWORTHY.

Oui; crois-en mes regrets, ma tendresse.

M. WESTERN.

Et pour garant, prends la main de ma fille.

JONES.

Sophie!.. eſt-ce un ſonge, une illuſion? Dowling!...(*à M. Weſtern.*) Monſieur, quoi! (*à Alworthy.*) Je vous appellerai mon oncle?

SCENE DERNIERE.

Madame WESTERN, *les précédents.*

M. WESTERN.

BON; voici ma ſœur: arrivez, arrivez.

Madame WESTERN.

Eh! bien, mon frere, quel plan comptez-vous ſuivre dans cette affaire? Il faut conſidérer d'abord que les perſonnes d'un certain état....

M. WESTERN.

Oh! vraiment, vraiment, il y a bien d'autres nouvelles, que toute votre belle politique n'a pas ſçu prévoir. Commencez par embraſſer Jones.

Madame WESTERN.

Moi, Monſieur?

M. WESTERN.

Eh! oui: c'eſt mon ami; c'eſt mon gendre; je lui

donne ma fille : c'eſt un Summers ; ſa ſœur, ſon pere.... c'eſt lui.... c'eſt que je ſuis enchanté.

Madame WESTERN.

En vérité depuis quinze jours, je ne conçois plus rien aux évènemens.

M. WESTERN.

Embraſſez toujours.

DOWLING.

On développera ces myſteres.

ALWORTHY.

Ne perdons point de tems : retournons au château ; que nos enfans ſoient unis dès ce jour.

M. WESTERN.

C'eſt bien dit ; retournons : il eſt de bonne heure ; mes chevaux ſont frais. Parbleu ! nous aurons le tems de chaſſer en route ; je parie que tu en meurs d'envie.

ALWORTHY.

Toi, Dowling, à qui je dois ma joie, ſois certain...

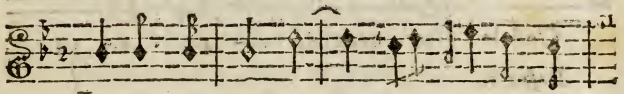
DOWLING.

Arrête, point de bienfaits ; j'ai fait ce que j'ai dû : ma récompenſe eſt dans mon cœur.

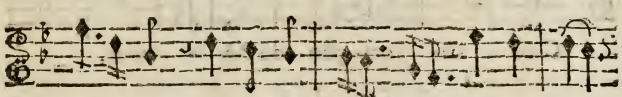
Fin de la Pièce.

VAUDEVILLE.

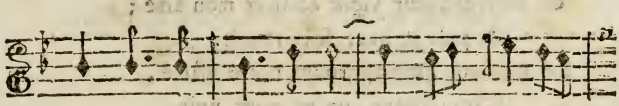
TOM JONES.



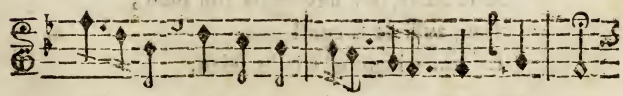
JE vous ob- tiens, vous qui m'ê- tes ſi



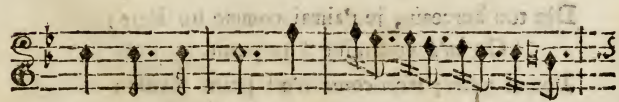
che- re; du néant je paſſe au bonheur.



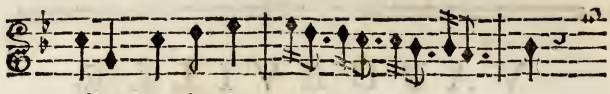
Dans mon a - mi, j'embraſſe un ſe - cond

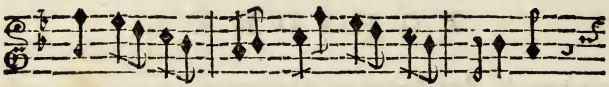


pe- re; Un oncle dans mon - bien fai- teur.

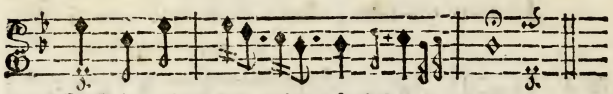


Quels doux moments! Ah! ma che - re So-





Refrain.



SOPHIE.

Un nouveau jour vient éclairer mon âme ;
Je puis te fixer ſans rougir.
Le meilleur Pere approuve notre flâme,
Cher Amant, on va nous unir.
En reprenant ſa premiere innocence,
Mon cœur, qui deviendra ton bien,
Jouit auſſi de ſa conſtance ;
Et ton triomphe fait le mien.

ALWORTHY.

Dès ton berceau, je t'aimai comme un Pere ;
On m'a contraint à te punir.
J'en ai gémi ; mon cœur n'eſt point ſévere ;
C'eſt un tourment que de haïr :

Mais rendre heureux tous les objets qu'on aime,
En plaisirs changer leurs douleurs;
Oui, c'est-là le bonheur suprême:
C'est le triomphe des bons cœurs.

MADAME WESTERN.

De chaque Cour démêler les intrigues,
Bien combiner leurs interêts;
Quand il le faut tramer de sourdes brigues,
Dans son cœur voiler ses secrets:
D'après ce plan, heureux qui négocie;
C'est un politique excellent:
Ses efforts sont ceux du génie;
C'est le triomphe du talent.

HONORA.

Loin des garçons fuyez, jeune fillette;
C'est ce que prône une maman:
De votre cœur suivez la voix secrette;
C'est ce que des yeux dit l'Amant.
Qui croira-t-on? celle qui nous obsede?
Nenni: le cœur s'ouvre au desir,
L'Amant parait, la raison cede;
C'est le triomphe du plaisir.

Mr. WESTERN.

Dès le matin, ma vive impatience
Guide ma meute au sein des bois:
Le tems est frais, l'animal que je lance
Sort de l'eau, se rend aux abois.

Tous mes amis partagent ma victoire ;
Elle en eſt plus chere à mon cœur :
J'entends le cor ſonner ma gloire ;
C'eſt le triomphe du Chaſſeur.

SOPHIE, *au Public.*

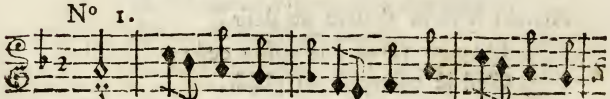
* Jone au malheur fut livré dès l'enfance.
Mais enfin il touche au bonheur.
Doit-il, Meſſieurs, dans le ſein de la France,
Craindre toujours votre rigueur ?
Que vos bontés ſoient enfin ſon partage ;
Et s'il répond à vos deſirs,
Aſſurez par votre ſuffrage
Et ſon triomphe & vos plaiſirs.

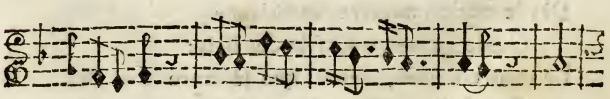
---

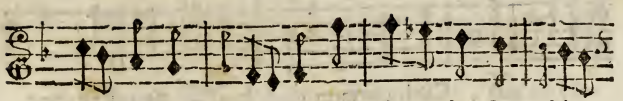
* Ce Couplet fait alluſion au peu de ſuccès qu'eut cette Pièce à la premiere Repréſentation.

AIRS.

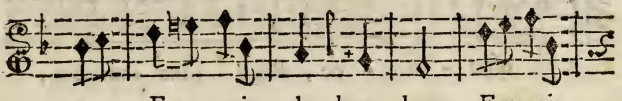
N° 1.



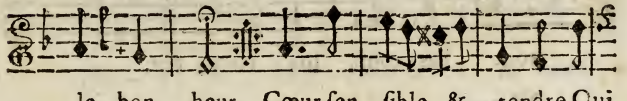




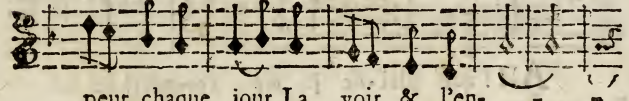
tou-te ma vi-e, La feu-le So-phi-



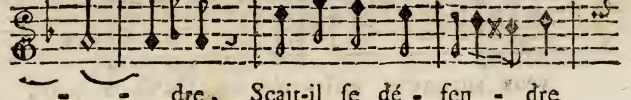
e, Fe-rait le bon-heur, Fe-rait



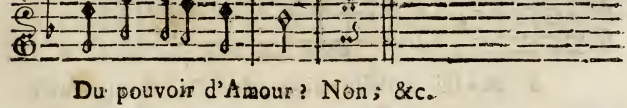
le bon-heur. Cœur sen-sible & tendre Qui



peut chaque jour La voir & l'en- - -

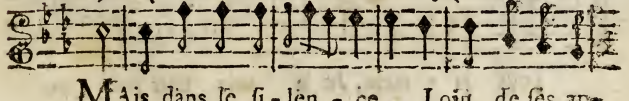


- - dre, Sçait-il se dé-fen-dre

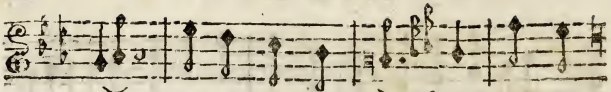


Du pouvoir d'Amour? Non; &c.

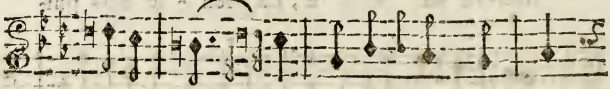
Mineur.



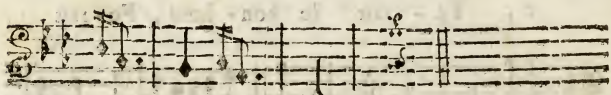
MAis dans le si-len-ce, Loin de ses ap-



pas, Cachons mon of- fen - se: Et, sans

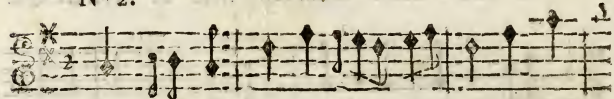


espe - ran - ce, Répé - tons tout bas,



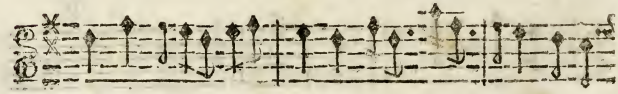
tout bas, tout bas: Non; &c.

N° 2.

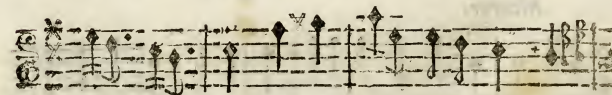


AH! quel plai-sir je me pro-mets! Je lui

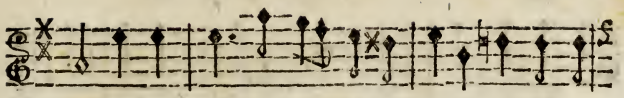
veux annon-cer moi - mê- me, Qu'en ce jour,



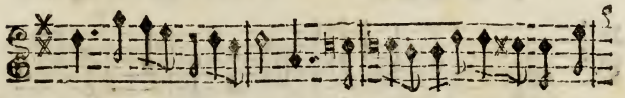
à ce-lui qu'elle aime, Je la vais unir



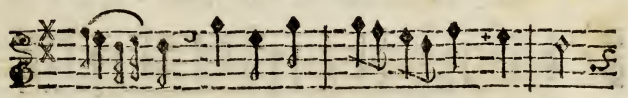
pour ja - mais, Je la vais unir pour ja-



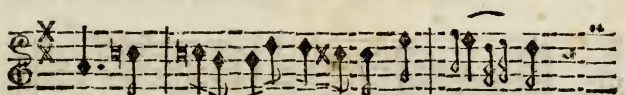
mais. Je ne vois, plus je m'étu - di-e, Aucun ob-



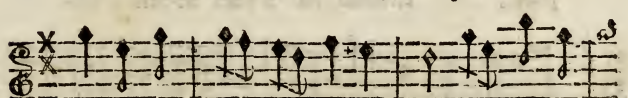
ſtacle à ce li - en. Tu ſe - ras heu-reu - ſe, So-



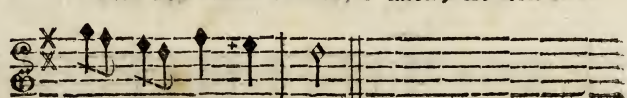
phi - e; Et ton bon - heur fe - ra le mien:



Tu ſe - ras heu-reu - ſe, So - phi - e;

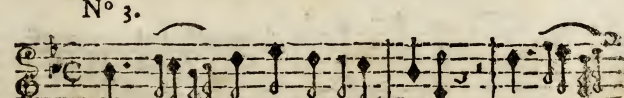


Et ton bon - heur fe - ra le mien, Et ton bon-

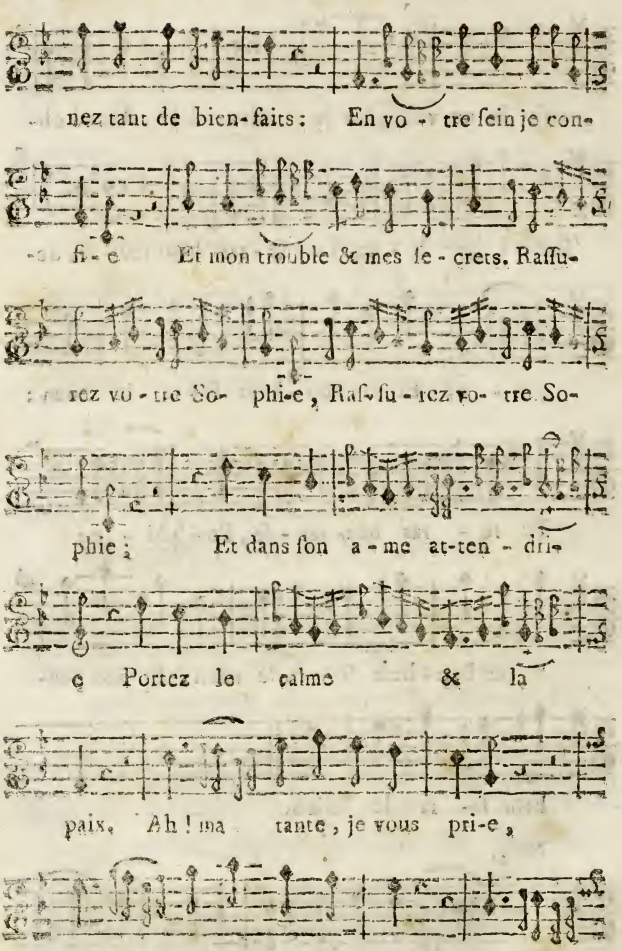


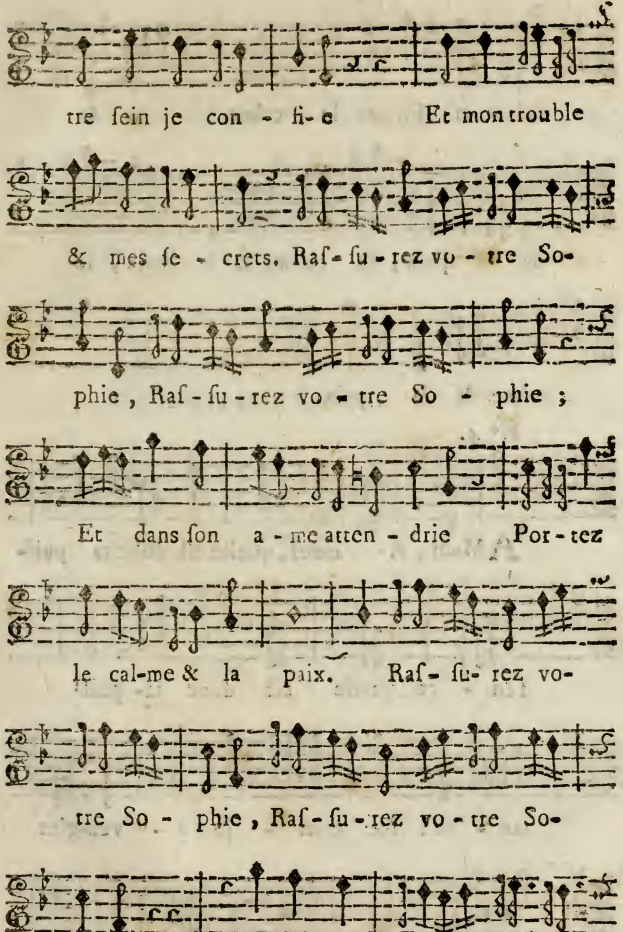
heur fe- ra le mien.

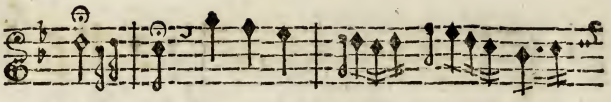
N° 3.



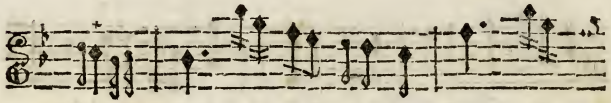
AH! ma tan-te, je vous prie Couron-


nez tant de bien-faits : En vo - tre sein je con-
fi - e Et mon trouble & mes se - crets. Rassu-
rez vo - tre So- phie, Rassu - rez vo- tre So-
phie ; Et dans son a - me at-ten - dri-
e Portez le calme & la
paix. Ah ! ma tante, je vous pri-e,
Couron - nez tant de bien-faits ; En vo-

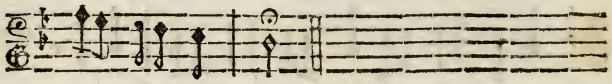

tre ſein je con - fi - e Et mon trouble
& mes ſe - crets. Raſ - ſu - rez vo - tre So-
phie, Raſ - ſu - rez vo - tre So - phie ;
Et dans ſon a - me atten - drie Por - tez
le cal-me & la paix. Raſ - ſu - rez vo-
tre So - phie, Raſ - ſu - rez vo - tre So-
phie ; Et dans ſon ame at - ten-



dri - e Portez le calme &

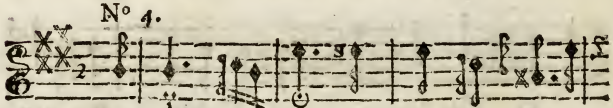


la paix, le cal-me & la paix, le

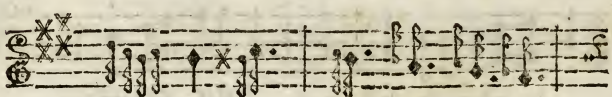


calme & la paix.

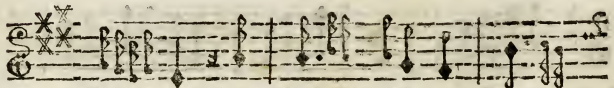
N° 4.



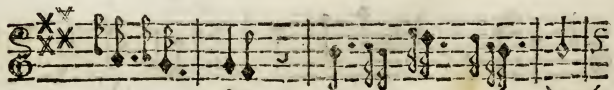
AMour, A- mour, quelle eſt donc ta puiſ-



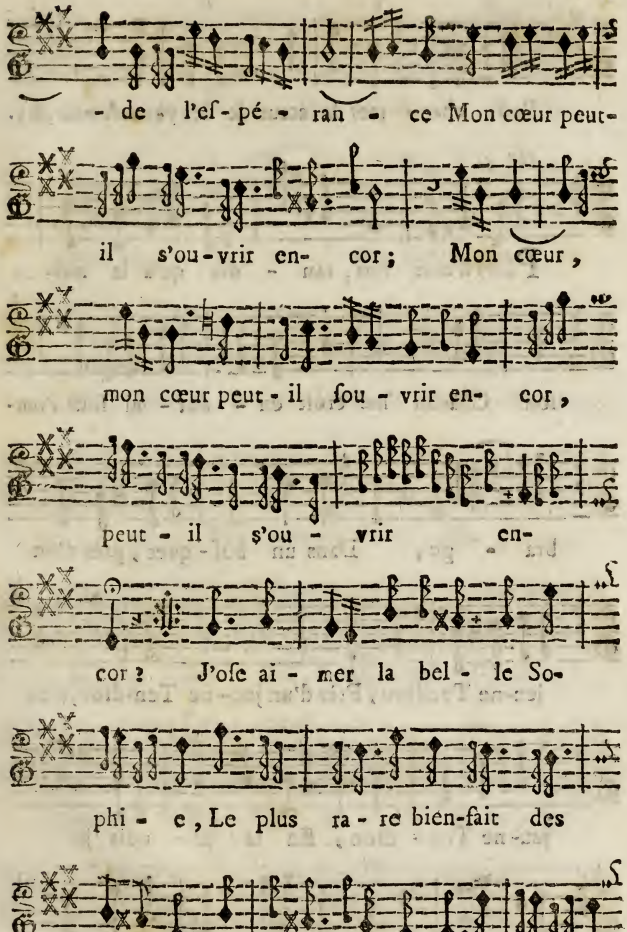
ſan - ce ! quelle eſt donc ta- puiſ-

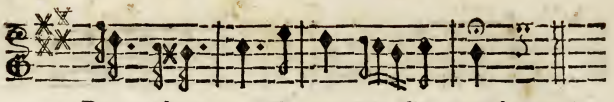


ſan - ce ! Me dois - je a - veu-gler



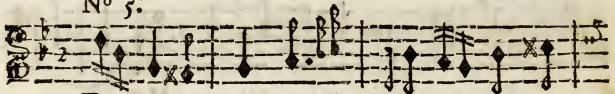
fur- mon ſort ? Aux doux at- traits


- de l'eſ- pé - ran - ce Mon cœur peut-
il s'ou-vrir en- cor; Mon cœur,
mon cœur peut-il ſou - vrir en- cor,
peut - il s'ou - vrir en-
cor? J'oſe ai - mer la bel - le So-
phi - e, Le plus ra - re bien-fait des
Cieux, Et qu'ils ſem - blent a-voir choi-ſi - e

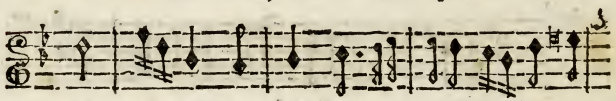


Pour char - mer le cœur & les yeux. Amour, &c.

N° 5.

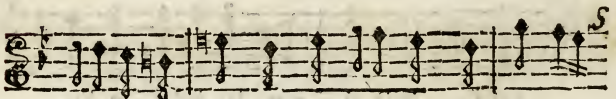


PLus d'une fois, tan - dis qu'à la mai-



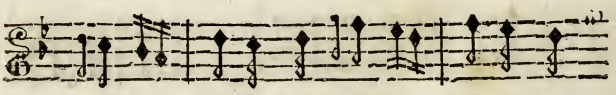
son Chacun me croit en - dor - mi sous l'om-

bra - ge, Dans un bos - quet, près d'un

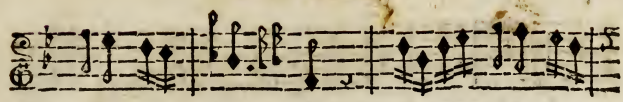


jeu-ne Tendron, Près d'un jeu- ne Ten-dron, d'un

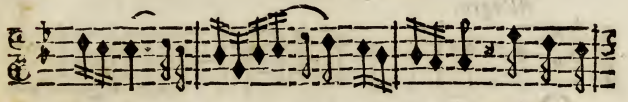
jeu- ne Ten - dron, En ta - pi - nois je



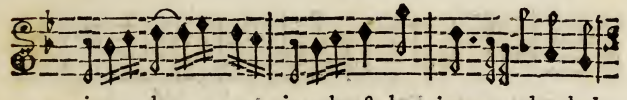
prends cou - rage, je prends cou - rage, je



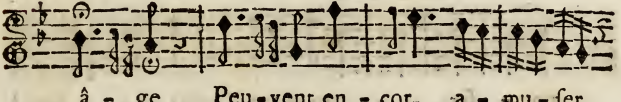
prends cou - ra - ge ; Je le ca-



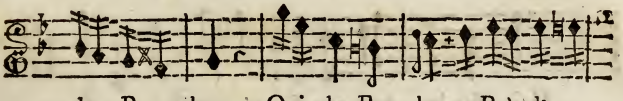
jo - le, le ca - jo-le, je le ca-



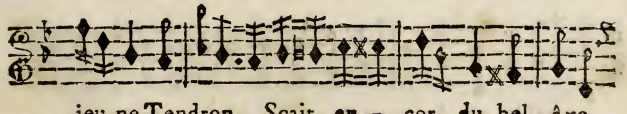
jo - le, ca - jo - le; & les jeux - du bel



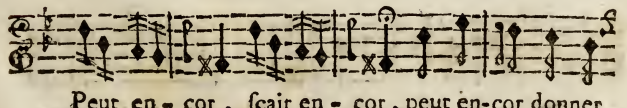
â - ge Peu-vent en - cor a - mu - ſer



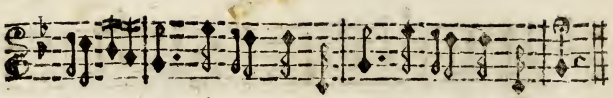
le Bar - bon. Oui, le Bar - bon, Près d'un



jeu-ne Tendron, Sçait en - cor du bel âge,

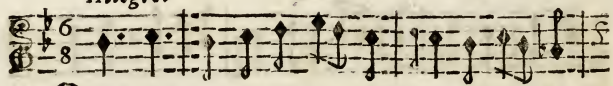


Peut en - cor, ſçait en - cor, peut en-cor donner

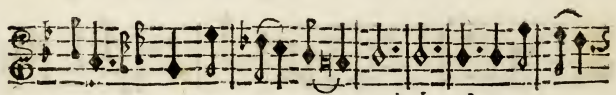


la le-çon, donner la le-çon, donner la le-çon.

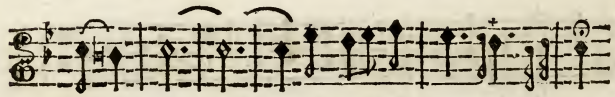
Allegro.



Quel plai-ſir d'être ſous la treille, ſous la

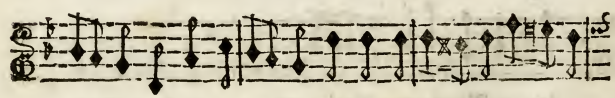


treil-le; D'y re-po-ſer, - - d'y re-

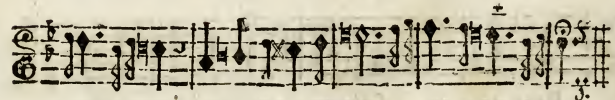


po-ſer, - - pendant l'é-clat du jour!

Mais, ſur le ſoir, on ſe ré-veille, on ſe ré-



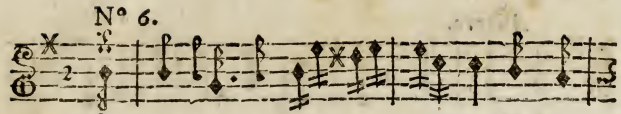
veille, on ſe ré-veille, Entre l'Amour & la bou-



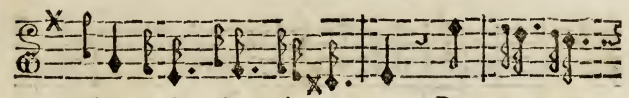
teil-le, Entre la bouteille & l'A- mour.

Plus, &c.

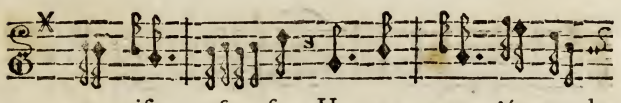
N° 6.



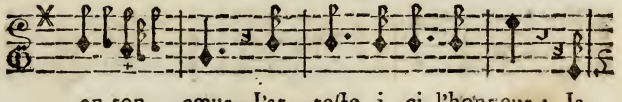
A - Mi, qu'en mes bras je preſ- ſe, De mon



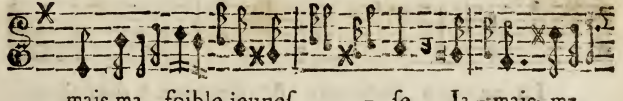
ſort vois la ri - gueur ; Per - mets que



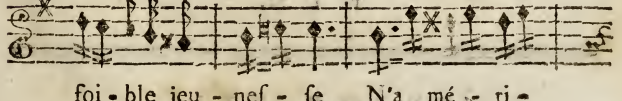
ma triſ - teſ - ſe, Un mo - ment, s'é - panche



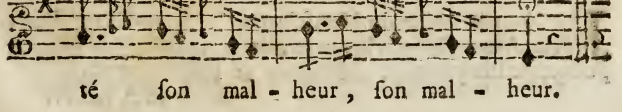
en ton cœur. J'at - teſte i - ci l'honneur ; Ja-



mais ma foible jeuneſ - - ſe, Ja - mais ma

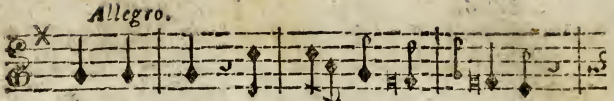


foi - ble jeu - neſ - ſe N'a mé - ri -



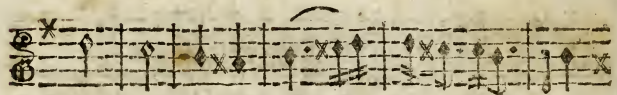
té ſon mal - heur, ſon mal - heur.

Allegro.

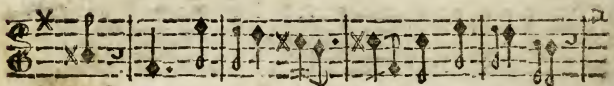


ALwor - thy me chaſ- ſe, m'ou-bli - e :

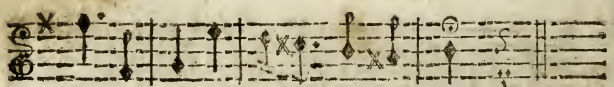
C'eſt mon Pe - re, mon bien-fai - teur.



Je ne verrai plus ma So - phi-



e. Ah! j'ai tout per - du dans la vi - e,



Le re - pos, l'eſ- poir & l'honneur. Ami, &c.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *Tom-Jones* Opéra-Comique, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris ce 16 Février 1766.

MARIN.